

HISTOIRE
DE
BONAPARTE.

TOME II.

DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR ,
RUE DE LA HARPE, n°. 477.

Suiforie Royal 1817

HISTOIRE
DE
BONAPARTE,
PREMIER CONSUL,
Depuis sa naissance jusqu'à la Paix
de Lunéville.

SUIVI DE SES

*Actions remarquables , Réponses et Traits
sublimes , avec les Anecdotes relatives à
ses différentes Campagnes.*

*Nunc demùm redit animus... Unus qui nobis res-
tituit rem... Nam cum tyranni servitute oppressas
tenerent Athenas, plurimos cives partim patriâ
expulissent, partim interfecissent, non solum
princeps, sed et solus bellum his indixit. Usus
est non minus prudentiâ quàm fortitudine, nam
cedentes violari vetuit; cives enim civibus par-
cere æquum censebat.*

A PARIS,
CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS DU TRIBUNAT,
GALERIE DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS.

AN IX. — 1801.



HISTOIRE

DE

BONAPARTE.

CHAPITRE XXI.

Bataille d'Aboukir.

BONAPARTE, à son retour au Caire de l'expédition de Syrie, s'occupa de l'organisation des corps ; il remit l'armée en état de marcher à de nouveaux combats : il avait détruit une partie du plan général d'attaque combiné entre la Porte et l'Angleterre ; il jugea que d'un mo-

Tome II.

A

ment à l'autre il aurait à combattre les autres parties.

Le général Desaix avait instruit Bonaparte que les mamelucs qui étaient dans la haute Egypte s'étaient divisés, et que leur projet était de protéger un débarquement soit à la tour des Arabes, soit à Aboukir.

Le général Lagrange, avec une colonne mobile, partit du Caire le 26 messidor, et arriva à Sababiar, où il surprit les mamelucs dans leur camp : ils n'eurent que le tems de fuir en abandonnant tous leurs bagages et sept cents chameaux ; ils gagnèrent alors le désert. Le général Murat, avec une autre colonne, dissipa les rassemblemens d'arabes aux lacs Natron.

Bonaparte, informé de ces mouvemens, partit du Caire, le 26 mes-

sidor , avec les guides à pied et à cheval , deux compagnies de grenadiers , les éclaireurs , et deux pièces de canon ; alla coucher aux pyramides de Gizeh , où il ordonna au général Murat de venir le rejoindre. Arrivé aux pyramides , son avant-garde poursuivit les arabes qui marchaient à la suite de Mourat , bey , tua quelques hommes , et prit quelques chameaux. Il reçut , aux pyramides , une lettre d'Alexandrie qui lui annonçait qu'une flotte turque de cent voiles avait mouillé à Aboukir le 23 , et annonçait des vues hostiles contre cette ville : il partit au moment pour se rendre à Gizeh , et passa la nuit à faire ses dispositions. Après avoir fait passer ses ordres aux généraux des différentes divisions , et aux commandans des places d'Alexandrie , il

partit de Gizeh , avec le quartier-général , le 28 messidor , et arriva à Rahmanié le premier thermidor, où l'armée se réunit successivement le 2 et le 3.

Il apprit alors la nouvelle que les cent voiles turques , mouillées à Aboukir le 24 , avaient débarqué environ 3000 hommes et de l'artillerie , et avaient attaqué , le 27 , la redoute d'Aboukir qu'ils avaient enlevée de vive force ; que le fort d'Aboukir , dont le commandant avait été tué , s'était rendu le même jour par une de ces lâchetés qui méritent un exemple sévère de la part du gouvernement.

Ce fort est séparé de la terre par un fossé de vingt pieds , ayant une contrescarpe taillée dans le roc ; le revêtement en était bon , et pouvait

tenir le tems nécessaire jusqu'à l'arrivée des secours.

L'ennemi , maître du fort , s'occupa à débarquer son artillerie , coupa les pontons qu'on avait construits pour la communication avec Rosette , et fit toutes ses dispositions pour s'établir et se fortifier dans la presqu'île d'Aboukir , forma des magasins au fort , et organisa les arabes , en attendant Mourat , bey , avec ses mamelucs.

Bonaparte sentant que l'ennemi acquérait chaque jour de nouvelles forces , il était important de prendre une position d'où l'on pût l'attaquer également , soit qu'il se portât sur Rosette , soit qu'il fît l'investissement d'Alexandrie , enfin , une position telle , que l'on pût marcher sur Aboukir : s'il y restait , l'attaquer , lui enlever son artillerie , le culbuter

dans la mer , le bombarder dans le fort, le lui reprendre ; il resserra donc l'ennemi par l'avantage de la position qu'il prit dans la presqu'île d'Aboukir , rendit plus difficiles ses communications avec le pays , et intercepta les secours qu'il pouvait attendre des arabes et des mame-lûcs.

Jusqu'au 7 thermidor , Bonaparte avait pris toutes les dispositions , et donné les ordres qui devaient contribuer au gain de la bataille qu'il se proposait de donner. L'armée se mit en marche ; après deux heures , elle se trouva en présence de l'ennemi : la fusillade s'engagea avec les tirailleurs.

Le combat alors s'engagea sur presque tous les points ; après ses prodiges de valeur , tout fut mis en fuite , tué ou noyé. Mustapha ,

pacha, commandant en chef l'armée turque, fut pris avec environ deux cents turcs : deux mille restèrent sur le champ de bataille. Toutes les tentes, tous les bagages, vingt pièces de canon, tombèrent en notre pouvoir : dix mille turcs furent noyés.

Le fort d'Aboukir ne tira pas un coup de fusil, tout fut frappé de terreur : il en sortit un parlementaire qui dit que la garnison renfermait douze cents hommes : on lui proposa de se rendre ; mais les uns le voulaient, les autres ne le voulaient pas. En attendant, on prit position, on enleva les blessés.

Nous perdîmes dans cette journée 150 tués, et nous eûmes 750 blessés.

Dans la nuit, l'escadre ennemie, composée en partie d'anglais, communiqua avec le fort : ses troupes se réorganisèrent, le fort se défendit.

Alors Bonaparte fit établir des batteries de mortiers et de canons pour le battre.

C H A P I T R E X X I I.

Reprise du fort d'Aboukir.

LE 8 thermidor, on somma le château d'Aboukir de se rendre : sur son refus, on continua le bombardement. On établit plusieurs batteries sur la droite et la gauche de l'isthme. Plusieurs chaloupes canonnières furent coulées, une frégate fut démâtée et prit le large.

Le 11, l'ennemi, commençant à manquer de vivres, se faufila dans quelques maisons du village qui touchait le fort. Le lendemain, on s'empara de toutes les maisons où il s'était logé, et on se jeta dans le fort, après lui avoir tué beaucoup de monde. Le château, battu de tous les côtés par

nos batteries , ne fut bientôt qu'un monceau de pierres. La situation de l'ennemi devint désespérée : le 17 il n'avait plus de communication avec l'escadre ; il mourait de faim et de soif : enfin , il prit le parti , non de capituler , car les Turcs n'entendent aucuns des usages de la guerre , mais de jeter ses armes , et de venir en foule embrasser les genoux du vainqueur. Le fils du pacha , son Kiaya , et 2,000 hommes furent faits prisonniers. On trouva dans le château 300 blessés et 1,800 cadavres.

L'affaire d'Aboukir coûta à la Porte 18,000 hommes et une grande quantité de canons.

Pendant la reprise du château d'Aboukir, Bonaparte retourna à Alexandrie , où il fit établir de nouveaux retranchemens , promulgua de nouveaux réglemens , accorda des récom-

penses aux officiers et soldats qui s'étaient distingués , continua de donner de nouveaux encouragemens aux manufactures et établissemens de cette nouvelle colonie ; et , après avoir tout réglé en grand capitaine , en homme d'état et en véritable administrateur , il résolut de quitter l'Egypte , et de revenir en France.

Avant de tracer la suite de son histoire , nous croyons devoir mettre sous les yeux du philosophe le morceau suivant , qui donne un aperçu rapide de la difficulté de l'entreprise de la conquête de l'Egypte , et des efforts du génie de celui qui en fut l'ame et le moteur unique.

La conquête de l'Egypte est du petit nombre de ces faits historiques qui ôtent le droit de douter des récits de la fable.

Une nation est aux mains avec

l'Europe entière , et elle conçoit , médite , exécute une diversion qui ne détourne pour le moment aucun des ennemis qui la pressent ; elle y envoie l'armée et le général d'élite qui l'ont fait vaincre. Dès ce moment, le succès seul peut justifier l'emploi des forces au-dehors et leur absence : on part, on prend Malte, on arrive. Le pays est inconnu, la langue, les mœurs, la religion, le climat, les élémens, tout est chance contraire. L'armée même ignore sa destination, et ne doit l'apprendre qu'en y touchant.

« Tout doit appartenir à la *pensée* :
 « quarante mille bras attendent celle
 « d'un homme pour agir ; peu de
 « chefs, peut-être l'auteur seul, sont
 « dans le secret ; le reste attend, et
 « ne peut ni prévoir ni pourvoir à

« rien ; il faut que Minerve sorte
« toute armée du cerveau.

« La première *pensée* grande, c'est
« de ne compter pour rien en arri-
« vant les obstacles physiques, la
« mer, les vents, la côte, l'obscu-
« rité, le petit nombre : il faut avant
« tout prendre terre, s'assurer d'un
« poste et d'un port : on prend terre
« et Alexandrie en un jour.

« La *pensée* dit qu'un ennemi
« étonné est déjà à demi vaincu : sans
« délai, le lendemain, l'armée mar-
« che ; la route la plus courte devient
« la meilleure et la plus sûre. *L'ar-
« mée d'Alexandre, dans une pa-
« reille extrémité, pousse des cris
« séditieux contre le vainqueur du
« monde ; les français accélèrent
« leur marche. L'ennemi se rassem-
« ble : on ne l'attend pas, on ne se*

« retranche pas , on marche à lui. Sa
 « force est dans une arme dont on
 « est dépourvu ; la science et la tac-
 « tique y suppléent ; la théorie des
 « phalanges , des échelons , des or-
 « dres obliques est réalisée et mise
 « en pratique : les flots rapides et
 « pressés d'une cavalerie nombreuse
 « viennent se briser contre les angles
 « de bataillons carrés hérissés de
 « fer , et couverts de feux.

« La *pensée* dit qu'un ennemi faci-
 « lement dispersé se rallie de même ,
 « *et in fugâ metuendus* : point de
 « délai qu'après la défaite ; il faut
 « aller le chercher sous les murs de
 « sa capitale , l'en chasser ; c'est là
 « qu'est l'étendard sacré de l'opi-
 « nion , il faut s'en rendre maître :
 « le *Caire* est pris le vingtième jour ;
 « alors l'Egypte est soumise : mais
 « ses anciens dominateurs ne sont

« pas détruits , tout n'est pas fait ,
 « il reste à faire.

« La *pensée* dit : Les armées se
 « dispersent par la force , les peu-
 « ples ne sont conquis que par les
 « lois : le moment du repos sera
 « celui de la législation.

« La *pensée* rappelle que les mœurs,
 « les ~~habitudes~~ , la religion sont
 « les moyens du législateur , et ja-
 « mais impunément la proie du vain-
 « queur : elle saura les employer ,
 « et respecter en elle la propriété de
 « tous les êtres *pensans*.

« La *pensée* , qui lit toujours l'a-
 « venir dans le passé , dit enfin : Le
 « centre des forces ennemies est oc-
 « cupé ; mais aux extrémités leurs
 « débris sont encore debout , tout
 « n'est pas fait , il reste à faire : la
 « haute Egypte , l'antique tour de
 « Syéné sera affranchie ; l'arabe

« rentrera dans ses déserts , sa pa-
 « trie , celle de l'homme qui n'en
 « veut pas reconnaître une. L'autre
 « extrémité , l'asiatique , sera re-
 « jetée dans sa terre natale.

« La *pensée* alors a le droit de se
 « promener quelque tems sur cette
 « terre couverte de ses premières mo-
 « numens et de ses productions an-
 « tiques : elle appelle à son aide ses
 « utiles secours , les arts , les sciences ,
 « l'observation infatigable : les lois
 « renaîtront dans leur antique ber-
 « ceau. Pour s'emparer de l'homme ,
 « il faut d'abord se rendre maître
 « de sa pensée , afin de le soumettre
 « à la raison sans le subjuguier par
 « l'odieuse et servile crainte. Ses ef-
 « fors pour briser ce joug nécessaire
 « seront réprimés , contenus , mais
 « non punis ; les erreurs même de
 « l'esprit de liberté portent leur ex-

« cuse ; et la clémence , après le suc-
 « cès , est à la fois humaine et po-
 « litique.

« La *pensée* , qui voit de près , et
 « qui aperçoit de loin , y découvre
 « des préparatifs menaçans ; elle sait
 « qu'attendre la menace c'est déjà
 « céder ; qu'une terre nouvellement
 « affermie ne doit pas porter le poids
 « double de deux armées opposées :
 « il faut prévenir l'inondation en dé-
 « tournant le torrent à sa source ;
 « l'ennemi qui se prépare à envahir
 « est envahi ; ses places tombent ,
 « ses troupes sont dispersées avant
 « d'être rassemblées , et ses armées
 « défaites en détail avant de pou-
 « voir réunir leur masse.

« La *pensée* alors se replie sur
 « elle-même , et , jetant un regard en
 « arrière , elle revoit ce qu'elle a
 « laissé à faire.

« Les mers d'Aboukir avaient vu
 « nos désastres , elles apportent de
 « nouveaux ennemis ; leur défaite est
 « préparée , prévue , combinée avant
 « l'action même , et l'exécution n'est
 « jamais que le résultat nécessaire
 « des combinaisons du génie ; la for-
 « tune est à ses ordres quand ils sont
 « donnés à son heure..... *

*Pièces détachées , notes , remar-
 ques et anecdotes , relatives
 à Bonaparte , sur la conquête
 d'Egypte.*

On parlait à Bonaparte des dé-

* Ce morceau bien pensé donnera plutôt une véritable idée de la conquête d'Egypte et du génie du chef qui la combina , que la relation que nous en venons de faire , et que toutes celles faites , et qu'on pourra faire par la suite. C'est le fond du tableau , dont les détails ne sont que les accessoires.

penses énormes que coûterait l'expédition de Toulon. « Je vous promets que c'est de l'argent placé à 500 pour 100, » répondit le général.

L'expédition de Bonaparte pour l'Egypte fut tenue dans le plus grand secret ; peut-être lui seul en était-il instruit. On présumait avec d'autant plus de raison que la destination de la flotte n'était pas pour ce pays , que le poète Arnaud , qui se sépara de Bonaparte à Malte, ajouta que tout en gardant son secret , Bonaparte semblait rire à bord de ceux qui lui supposaient cette destination. Mais cette ironie du général ne fut qu'un moyen imaginé pour détourner l'attention du point sur lequel il pouvait craindre qu'elle ne se fixât le plus.

Lorsque Bonaparte abandonna le siège de Saint-Jean d'Acre, il y avait beaucoup de blessés, peu de moyens de transport ; il partait avec son état-major quand on l'en avertit : il descend de cheval, tout ce qui l'entoure en fait autant ; les chevaux sont envoyés aux malades : et Bonaparte fit à pied une marche de trois jours dans les sables brûlans du désert.

L'importance et les difficultés de l'entreprise de la conquête de l'Egypte sont marquées par cette réflexion qu'inspire le recueillement d'une ame grande et élevée, qui se regarde dans la postérité : *Du haut de ces pyramides, quarante siècles nous contemplent*, dit Bonaparte en apercevant ces masses indestructibles qui *fatiguent le tems*. *

* Hémistiche d'un vers de l'abbé Delille.

Avant d'entrer à Alexandrie , Bonaparte fit précéder son arrivée d'une lettre au pacha d'Égypte , dans laquelle , après l'avoir assuré de son attachement à la Porte , et du desir qu'il a de détruire les beys , il lui dit :

« Tu es sans doute instruit que je ne
 « viens point pour rien faire contre
 « l'alcôran ni le sultan ? viens donc
 « à ma rencontre , et maudis avec
 « moi la race des beys. »

En entrant dans l'Égypte , Bonaparte déclara , par une proclamation , qu'il venait châtier les mamelucs qui , par de longues amertumes dont ils avaient abreuvé les égyptiens , étaient devenus les ennemis du grand seigneur , et par conséquent ceux des français ses vrais amis : il dit aux musulmans :

« *Je respecte Dieu, son prophète*
 « *et l'alcoran* plus que les ma-
 « melucs ; car, en effet, quelle sa-
 « gesse, quels talens et quelles ver-
 « tus les distinguent ? Y a-t-il une
 « belle terre, elle appartient aux
 « mamelucs ; y a-t-il une belle es-
 « clave, un beau cheval, une belle
 « maison, tout cela appartient aux
 « mamelucs. Si l'Égypte est leur
 « ferme, qu'ils montrent le bail que
 « Dieu leur en a fait ; mais Dieu
 « est juste et miséricordieux pour
 « le peuple. Cadis, cheiks, imans,
 « schorbadgis, dites au peuple que
 « nous sommes les amis des musul-
 « mans...

« Les villages qui prendront les
 « armes contre l'armée seront brû-
 « lés...

« Ceux qui se soumettront arbo-
 « reront nos drapeaux à côté de cè-

« lui du grand seigneur notre ami.... »

« Les prières continueront dans le
« pays comme à l'ordinaire, cha-
« cun remerciera Dieu de la des-
« truction des mamelucs, et criera :
« *Gloire au sultan ! gloire à l'ar-
« mée française son amie ! malé-
« diction aux mamelucs, et bon-
« heur au peuple d'Egypte ! »*

Voici un fragment du discours que Bonaparte adressa à ses soldats le premier vendémiaire an VII, pour l'anniversaire de la fondation de la république française, qu'il fit célébrer au Caire ce même jour :

« Soldats ! nous célébrons le pre-
« mier jour de l'an VII de la répu-
« blique : il y a cinq ans, l'indépen-
« dance du peuple était menacée ,
« mais vous prîtes Toulon *, ce

* On sait que la prise de ce port fut principalement due à la tactique savante du héros de l'Egypte.

« fut le présage de la ruine de nos
 « ennemis. Un an après, vous battiez
 « les autrichiens à Dégo ; l'année
 « suivante, vous étiez sur le sommet
 « des Alpes ; vous luttiez contre
 « Mantoue il y a deux ans ; et vous
 « remportiez la célèbre victoire de
 « Saint-Georges l'année passée ; de
 « retour de l'Allemagne, vous étiez
 « aux sources de la Drave et de l'I-
 « zouso. Qui eût dit alors que vous
 « seriez aujourd'hui sur les bords du
 « Nil, au centre de l'ancien con-
 « tinent !

« Soldats ! votre destinée est belle !
 « vous êtes dignes de ce que vous
 « avez fait, et de l'opinion qu'on a
 « de vous, etc. »

On trouve dans le courrier de l'E-
 gypte, du 2 nivôse an VII, l'article
 suivant : Nous le transcrivons ici,

parce qu'en même tems qu'il donne une idée des mœurs des habitans de ce pays , il précise des renseignemens plus exacts sur le caractère et le génie de Bonaparte.

Le 21 frimaire , le cheik Sadat , à l'occasion de la fête de Seydat Zeimab , * qu'on célébrait dans sa mosquée , donna à dîner au général Bonaparte.

Dans toutes les maisons un peu considérables du Caire , on trouve un grand appartement entièrement ouvert du côté du nord , afin de pouvoir jouir pendant l'été des vents rafraîchissans qui viennent constamment de ce côté. Cet appartement s'appelle le *mandar* : c'est là que furent reçus Bonaparte et les fran-

* Sainte femme de la famille d'Ali , gendre de Mahomet.

çais qui l'accompagnaient; le dîner y fut servi sur plusieurs plateaux portatifs, autour desquels peuvent se ranger dix ou douze personnes. La circonférence de ces plateaux était garnie d'une grande quantité d'un pain noir et mince, à peu près comme une omelette, et de plusieurs plats de légumes ~~froids qui y~~ ont demeuré pendant toute la durée du repas. Le centre du plateau a été successivement occupé par une trentaine de plats servis à la suite les uns des autres avec rapidité; aucun n'y a été laissé deux minutes. Un plat de viande était relevé par un plat de légumes ou de pâtisserie, ou par une crème. Quand cette série a été épuisée, on a servi du *pilo* de différentes sortes. On appelle ainsi une préparation assez compacte de ris d'abord cuit à l'eau, puis traité avec du sucre et

des substances parfumées qui en relèvent le goût. Les sorbets ont succédé aux pilos : ils n'ont rien de commun avec les sorbets glacés dont nous faisons usage en Europe : c'est une eau sucrée , dans laquelle on a mis quelques parfums et des sirops , tels que ~~la~~ la banane , le noyau de pistache , etc.

Le dîner a été précédé et suivi de la conversation. Bonaparte dit aux cheiks que les arabes avaient cultivé les arts et les sciences du tems des califes ; mais qu'ils étaient aujourd'hui dans une ignorance profonde , et qu'il ne leur restait rien des connaissances de leurs ancêtres. Le cheik Sadat répondit qu'il leur restait le coran , qui renfermait toutes les connaissances : le général demanda si le coran enseignait à fondre du

(32)

canon : tous les cheiks présens répondirent hardiment que oui.

Fin de l'expédition de l'Egypte.



C H A P I T R E X X I I I .*Retour de Bonaparte en France.*

O N a vu Bonaparte , dans un court espace de tems , conquérir une vaste contrée , y fonder une colonie , lui donner des lois , régler tous les objets d'administration , et porter le flambeau des sciences et des arts dans un pays qui en fut autrefois le berceau , et qui , depuis plusieurs siècles , était plongé dans la plus grande barbarie. A sa voix , on vit s'élever des manufactures dans tous les genres , l'agriculture reprendre une nouvelle vie , et le commerce étendre ses relations , et se revivifier par les faveurs qu'il reçut et les encouragemens qu'on lui promit. Ce qui aurait suffi

à la gloire de plusieurs ne suffit pas à celle du héros de l'Egypte : il a encore pour sa patrie de nouveaux dangers à courir, de nouvelles guerres à entreprendre, des factions à comprimer, et la paix à y ramener ; ces motifs sont suffisans pour le déterminer à repasser en France, où il était appelé par les cris de tout un peuple harassé et fatigué des réactions successives d'une révolution de dix ans. La république venait d'essuyer de nouveaux revers au-dehors, et faisait pressentir de nouveaux déchiremens dans son intérieur. Instruit à tems, * Bonaparte

* Les politiques ont fatigué leur tête à chercher quelle était la faction qui détermina Bonaparte à revenir en France, ou si c'était de son propre mouvement qu'il forma le dessein d'y revenir : sans vouloir établir ici des données assez probables, et qui ne seraient d'aucune utilité, ce qu'il y a de certain, c'est que son retour fut l'aurore du jour où la paix inté-

prit alors la résolution de revenir en Europe ; il ne confia son dessein qu'au général Berthier.

Il donna ordre au contre-amiral Gantheaume d'armer deux frégates, un aviso et une tartane, sans lui faire connaître son projet qu'il n'exécuta qu'après avoir assuré la possession de la haute et basse Egypte, et la solde de l'armée pendant un an.

Il adressa ensuite un billet cacheté à tous ceux qu'il voulait emmener, avec ordre de ne l'ouvrir que tel jour, à telle heure, sur le bord de la mer.

Le 5 fructidor de l'an VII fut le jour fixé. Tous ceux qui avaient reçu le billet se rendirent au lieu

rière vint adoucir et cicatrizer les plaies d'une révolution dont le peuple français ne prévoyait plus le terme.

désigné , ouvrirent chacun leur billet , et trouvèrent l'ordre de s'embarquer de suite : ils ne perdirent pas un instant , laissèrent leurs effets dans leur logement , et leurs chevaux sur le rivage.

Arrivés à bord des bâtimens préparés pour le voyage , on fit appel : deux étrangers furent reconnus et remis à terre. L'ancre est levé , les bâtimens sont sous voile ; mais les vents contraires ne leur permirent de sortir d'Aboukir que le 7 fructidor.

En partant , Bonaparte laissa un paquet à l'adresse du général Kléber , qui ne devait être ouvert que vingt-quatre heures après son départ. Le paquet renfermait sa nomination pour commander l'armée dans toute l'Egypte en son absence , et pour

donner le commandement de la haute Egypte au général Desaix.

Bonaparte , depuis son départ de la rade d'Aboukir , n'aperçut qu'une seule frégate anglaise , et arriva le 9 vendémiaire à Ajaccio en Corse , sa patrie , sans avoir eu connaissance d'aucun autre bâtiment ennemi. Les vents contraires l'y retinrent jusqu'au 13. A son arrivée dans cette île , Bonaparte la trouva divisée , mais il parvint bientôt à réunir tous les partis.

Il arriva le 16 à Saint-Rapheau ; et à deux heures , lui , ses compagnons et sa suite se rendirent à Fréjus , à travers un peuple immense accouru de toutes les communes circonvoisines , et faisant retentir l'air des cris de *vive la république ! vive Bonaparte !*

Le 17 , vers six heures du soir , il

quitta Fréjus pour se rendre à Paris avec le général Berthier et trois savans qu'il ramenait avec lui.

Ce fut dans cette ville que Bonaparte et Moreau firent connaissance ensemble chez le directeur Gohier ; ils ne s'étaient jamais rencontrés. « Général, dit Bonaparte au général Moreau, j'ai eu plusieurs de vos lieutenans avec moi en Egypte, et ce sont des officiers fort distingués. »

Aussi tôt que Bonaparte arriva à Fréjus, le directoire en fit part aux deux conseils, qui accueillirent le message par des cris de vive la république.

Depuis son arrivée à Paris jusqu'au 18 brumaire, Bonaparte se mit à préparer et à mûrir le projet de la révolution qu'il devait opérer le 18 brumaire, conjointement avec plusieurs membres du directoire, du

conseil des anciens et de ceux qui desiraient enfin un terme à tant de secousses politiques. Cela ne l'empêcha pas , néanmoins , d'assister à plusieurs séances de l'institut , d'aller voir et de recevoir les visites de plusieurs savans et de plusieurs généraux. On prétend même qu'on lui fit des propositions de la part du directoire pour se mettre à la tête du gouvernement. Mais tous ces *on dit* doivent être négligés par l'historien qui ne doit s'appuyer que sur les témoignages les plus authentiques.

Le plan qui devait heureusement affranchir la France de toutes les factions qui la déchiraient intérieurement, les réunir et les annuler, pour ainsi dire, en les centralisant, n'empêcha pas Bonaparte d'assister, avec le général Moreau, à la fête que lui donna le conseil

des cinq-cents le 15 brumaire. Cette fête fut splendide , mais nullement cordiale : un certain parti ne voyait Bonaparte qu'avec des yeux jaloux , et semblait prévoir ce qui devait lui arriver quelques jours après.



C H A P I T R E X X I V.*Journée du 18 brumaire.*

LE 18 brumaire an VIII fut, et sera toujours pour la France, une époque remarquable... Ce fut de ce moment qu'elle commença à respirer, et à entrevoir le calme, la tranquillité et la paix, après neuf ans d'orages révolutionnaires.

C'est à Bonaparte qu'il fut réservé de consolider l'édifice dont il avait préparé les matériaux par ses victoires, d'anéantir toutes les factions, et de faire sortir de leurs débris la république triomphante.

Cette journée mérite quelques détails, attendu qu'elle se rattache, par son importance, à une des époques

les plus célèbres de la vie de Bonaparte , et que son influence a été du plus grand poids sur les évènements postérieurs qui ont terminé la révolution. Ainsi , il ne sera pas hors de propos de la faire précéder d'un coup d'œil politique et philosophique , sur l'état où se trouvait la France lors de son arrivée à Paris.

La représentation nationale , vendue presque en partie au pouvoir directorial , était composée d'élémens hétérogènes , et avilie par une longue nullité : nourrissant dans son sein des passions haineuses , elle n'avait su concevoir aucune idée utile et conservatrice , ni profiter d'aucune crise pour affermir la révolution ; aucun plan fixe en diplomatie , aucun système de guerre , de finances et de gouvernement : le gouffre toujours ouvert d'une banqueroute uni-

verselle menaçant d'engloutir toutes les fortunes , désolant et ruinant toutes les familles. L'éducation publique était presque généralement abandonnée et livrée à la plus effrayante démoralisation. Partout la vénalité , le désordre , la pourriture dévorant le corps social , et prêts à le dissoudre. Des légions invisibles d'espions , de délateurs ; moyens odieux , mais devenus nécessaires à une administration faible et sans boussole. Le soupçon et la peur planant sur toutes les têtes , la confiance et l'amitié totalement anéanties ; l'isolement , l'égoïsme resserrant et desséchant les ames , banissant les sentimens affectueux et les passions généreuses , et une apathique indifférence dans presque tous les individus sur les intérêts de l'état.

Tout était à l'encan : on faisait

trafic des emplois et des trahisons. La justice n'était plus qu'un mot, le patriotisme qu'un masque, la liberté qu'un fantôme, la vertu qu'un mensonge. Des machinations perfides, des intrigues obscures où la vile passion de la cupidité conduisait les démarches des législateurs ; on ne savait où on allait et où on voulait aller : l'état ressemblait à un homme ivre qui chancelle et qui ne peut plus se soutenir.

Toutes les sectes politiques, toutes les passions déchaînées spéculaient à la fois sur les malheurs publics ; les intrigues et les conspirations se pressaient autour de nous : les uns voulaient nous donner un prince étranger, les autres recourir à la dictature, ou nous replonger de nouveau dans la vague des mesures arbitraires ; des assassinats étaient orga-

nisés , et le gouvernement gardait le silence ; la Vendée renaissait de ses cendres , et un machiavélisme pervers fomentait en secret les dissensions intérieures. La nation dégoûtée et trahie ; le but de la révolution manqué ; les fruits de nos travaux , de nos sacrifices , de nos victoires anéantis ; la lie des factions s'agitant dans l'intérieur et se disputant avec l'étranger les lambeaux de la patrie.

L'extérieur présentait un aspect effrayant : nos conquêtes perdues ; l'Italie ; nos armées vaincues et devenues la proie de nos ennemis ; la paix devenant impossible , tant qu'elle ne fut dictée par la terreur ; nos régions se battant au nom d'une république qui n'existait plus que de nom ; les nations amies , et les républiques créées par nous opprimées et dépouil-

lées par la puissance même qui devait les protéger ; l'or et l'intrigue des rois se glissant dans le palais directorial et dans notre sénat : tel était le tableau que présentait la république française dans les premiers jours de l'an VIII.

La constitution de l'an III avait été si souvent violée , qu'elle ne présentait aucune garantie ; une crise paraissait nécessaire , inévitable , mais on tenait à ses sermens , et à la crainte de franchir la barrière constitutionnelle.

Le peuple , tous les Français éprouvaient une impression profonde de désespoir et de peines , les angoisses de la misère et de souffrances , et le besoin impérieux d'un meilleur ordre de choses ; ils désiraient un gouvernement capable de recueillir les débris chancelans de l'édifice politique,

de raffermir ses bases ébranlées , ou de le reconstruire sur des fondemens plus solides : mais on ne savait ni comment ni par qui pouvait se faire ce changement.

Au milieu de ce cahos , la fortune ramena Bonaparte à Paris : sa réputation remplissait le monde. Absent depuis plus d'une année , les événemens survenus dans cet intervalle lui étaient étrangers. Ses talens militaires lui donnaient une grande influence sur la marche du gouvernement , et sur les affaires générales de l'Europe : c'était le seul homme qui pouvait étouffer tous les partis ou les concilier , et procurer à la France la paix intérieure et extérieure dont elle avait le plus pressant besoin pour sortir de sa longue anarchie.

A peine ce général rentrait dans sa patrie , que les chefs de toutes les fac-

tions se pressèrent autour de lui pour se fortifier de son suffrage. Au milieu de cette fluctuation, Bonaparte sentit la nécessité de ramener promptement dans le port le vaisseau de l'état faisant eau de toutes parts ; et, comme un nouvel Alexandre, il se décida à couper le nœud gordien, et à fixer sur sa tête une immense responsabilité comme une gloire immense, en saisissant d'une main hardie les rênes du gouvernement.

Pour régulariser ce changement, Bonaparte aurait dû se concerter avec le corps législatif ; mais la lenteur des formes eût fait échouer une révolution devenue indispensable.

Le 18 brumaire fut décidé ; un petit nombre de députés, assemblés le 16 chez Lemercier, président du conseil des anciens, détermina le mode d'exécution.

Ce jour arrivé , le conseil des anciens , sur les huit heures du matin , rendit un décret par lequel il transféra le corps législatif à Saint-Cloud , chargea le général Bonaparte de l'exécution , et mit à sa disposition les gardes du corps législatif et toutes les troupes de la dix-septième division.

On lui notifia le décret dans sa maison rue des Victoires , où il était entouré d'un nombreux état-major. Il se rendit sur-le-champ au palais des Tuileries , où on lui fit lecture du décret que le conseil avait pris. Après cette lecture , Bonaparte prit la parole , et dit :

CITOYENS-REPRÉSENTANS,

« La république périssait ; vous
 « l'avez su , et votre décret vient de
 « la sauver. Malheur à ceux qui vou-
 « draient le trouble et le désordre !

« je les arrêterai , aidé du général
 « Lefebvre , du général Berthier , et
 « de tous mes compagnons d'armes.
 « Qu'on ne cherche pas dans le passé
 « des exemples qui pourraient re-
 « tarder votre marche : rien dans
 « l'histoire ne ressemble à la fin du
 « dix-huitième siècle. »

« Votre sagesse a rendu le dé-
 « cret ; nos bras sauront l'exécuter.
 « Nous voulons une république fon-
 « dée sur la vraie liberté , sur la li-
 « berté civile , sur la représentation
 « nationale : nous l'aurons , je le
 « jure... je le jure en mon nom et en
 « celui de mes compagnons d'armes. »

A onze heures , les portes des
 Tuileries furent fermées : Bonaparte
 passa en revue les troupes qui s'y
 trouvaient , et qui de loin présen-
 taient l'aspect d'un camp.

La proclamation qu'il adressa en-

suite aux troupes stationnées à Paris est un de ces morceaux d'éloquence forte et persuasive que l'histoire doit transmettre à nos derniers neveux : les pensées s'y pressent les unes sur les autres avec rapidité ; les espèces de figure qu'il emploie sont les plus propres à les développer et à frapper fortement l'imagination.

« Dans quel état, dit-il, j'ai laissé
 « sé la France ! dans quel état je
 « la retrouve ! Je vous avais laissé
 « la paix , et je retrouve la guerre !
 « je vous avais laissé des conquêtes,
 « et l'ennemi passe vos frontières !
 « j'ai laissé vos arsenaux garnis , et
 « je n'ai pas trouvé une arme ! vos
 « canons ont été vendus ; le vol a
 « été érigé en système ; les ressources
 « de l'état sont épuisées : on a eu
 « recours à des moyens vexatoires,
 « réprouvés par la justice et le bon

« sens : on a livré le soldat sans dé-
 « fense. Où sont-ils les braves, les
 « cent mille camarades que j'ai lais-
 « sés couverts de lauriers ? que sont-
 « ils devenus ? Ils sont morts !... »

A la nouvelle de la séance inattendue du conseil des anciens, le directoire s'était assemblé extraordinairement. De cinq directeurs, trois se trouvaient dans le palais du Luxembourg, Barras, Gohier et Moulin; les deux autres, Sieyes et Roger-Ducos, s'étaient rendus vers les neuf heures à la commission des inspecteurs des anciens. Le directoire, voulant s'instruire des circonstances du mouvement qui s'annonçait, manda auprès de lui les ministres et le commandant militaire de la place de Paris : les ministres arrivèrent au Luxembourg; le commandant militaire répondit qu'un dé-

cret irrévocable , qui venait d'être rendu ; investissait Bonaparte du commandement suprême de toutes les troupes dans Paris ; qu'il n'était plus lui-même qu'un subalterne ; qu'il fallait s'adresser à Bonaparte pour avoir les renseignemens qu'on demandait.

Les trois directeurs, ne se voyant plus soutenus par la force publique, sentirent le pouvoir sortir de leurs mains. Les rapports qui leur arrivaient successivement leur apprirent enfin que leur règne était irrévocablement passé.

A midi , le directeur Barras envoya sa démission à Bonaparte par son secrétaire Botot.

Pendant que celui-ci était allé le trouver , l'ex-directeur attendait , dans une voiture peu éloignée du con-

seil des anciens , le résultat de son message.

Bonaparte était dans la ~~salle~~ des inspecteurs quand Botot demanda à lui parler pour lui faire part de sa mission. Il remit la démission , et demanda à demi - voix ce que Barras avait à attendre de lui. *Dites à cet homme ,* répondit Bonaparte , *que je ne veux plus le voir , et que je saurai faire respecter l'autorité qui m'est confiée. **

Barras , néanmoins , obtint l'autorisation de se rendre à sa superbe terre de Gros-Bois avec une garde de trente dragons pour sa sûreté.

Moulin et Gohier furent détenus prisonniers dans leurs appartemens

* Plusieurs personnes ont révoqué en doute cette réponse de Bonaparte : ce qu'il y a de certain , c'est qu'elle a été répétée par tous les journaux à l'époque du 19 brumaire.

au Luxembourg. Le premier prit la fuite durant la nuit ; le second obtint le lendemain , lorsque la révolution fut terminée , la liberté de se retirer chez lui.

Le conseil des cinq-cents ouvrit sa séance à midi : les députés étaient informés du décret rendu par les anciens ; mais , en général , dans une grande assemblée qui n'a pas eu le tems de se concerter , il ne saurait se trouver d'ensemble. On ne connaissait les causes qui avaient déterminé la conduite des anciens que par des traits vagues qui circulaient ; les imaginations étaient frappées par la défiance et par la crainte ; la plupart des députés entraient au conseil sans aucune opinion formée , et avec le projet de se décider d'après les renseignemens qu'ils recevraient de leurs collègues.

Après la lecture du procès-verbal, la parole fut vivement réclamée. Le président alors fit lecture du message du conseil des anciens, qui transférait le corps législatif dans le château de Saint-Cloud; et malgré les réclamations, le président, en exécution de l'article CIII de la constitution, leva la séance.

Les conseils ayant levé leurs séances, les deux commissions des inspecteurs se réunirent dans le local destiné aux séances de celle des anciens: elles prirent, avec Bonaparte, les mesures convenables; deux proclamations furent affichées aux murs de Paris, l'une adressée aux gardes nationales sédentaires, l'autre aux troupes de ligne.

Bonaparte annonçait, dans la première, que le conseil des anciens venait de le charger de prendre des

mesures pour la sûreté du corps législatif ; que sa translation à Saint-CLOUD avait été nécessaire pour le garantir du danger où le conduisait la désorganisation de toutes les parties de l'administration.

Dans la seconde, il déclarait aux soldats qu'il n'avait pris le commandement de l'armée et de la capitale que pour seconder des mesures qui tournaient à l'avantage du peuple.

« La république est mal gouvernée
 « depuis deux ans , leur disait-il ;
 « vous avez espéré que mon retour
 « mettrait un terme à tant de maux ;
 « vous l'avez célébré avec une union
 « qui m'impose des obligations que
 « je remplis. Vous remplirez les
 « vôtres , vous seconderez votre gé-
 « néral avec la fermeté et la con-
 « fiance que j'ai toujours vues en
 « vous. La liberté , la victoire et

« la paix replaceront la république
« française au rang qu'elle occupait
« en Europe, et que l'ineptie et la
« trahison ont pu seules lui faire
« perdre. »

Ces proclamations militaires furent accompagnées de deux affiches civiles où l'on invitait les citoyens à rester tranquilles, et à ne pas se livrer aux suggestions de ceux qui ne se plaisent que dans le désordre, et que les mesures que l'on prenait seraient suivies du rétablissement de l'ordre intérieur, de la restauration de la liberté, et de l'affermissement de la république.

CHAPITRE XXV.

Journée du 19 brumaire.

LE conseil des cinq-cents , assemblé à Saint-Cloud , délibérait sur l'évènement de sa translation , et la majorité avait fait décider qu'il serait procédé à un appel nominal pour que chaque membre prêtât individuellement le serment de défendre la constitution , lorsque Bonaparte arriva dans la salle , nue tête et sans armes , accompagné de quelques grenadiers sans armes , et qu'il avait laissés en-dehors. Aussitôt tout le conseil fut en mouvement. « Un général est ici ! s'écria-t-on : que veut ici Bonaparte ? »

« Ce n'est point ici votre place :
 « hors la loi : point de dictateur. »

On se pressa autour du général, on le repoussa, on le menaça d'un poignard. Aréna, député, voulut en frapper Bonaparte. Un grenadier para le coup, et en fut blessé à un bras. Lucien Bonaparte, frère du général, et président du conseil des cinq-cents, parvint, avec beaucoup de peine, à se faire entendre : « La démarche du
 « général, dit-il, n'avait sans doute
 « pour but que d'instruire le conseil
 « de la situation actuelle des choses. »
 On interrompit le président par des cris et des menaces : il quitta le fauteuil.

Le général Lefebvre entra avec quelques grenadiers, et garantit Bonaparte du danger qu'il courait : celui-ci étant sorti, il donna des

ordres pour qu'on volât au secours de son frère.

A l'instant où Lucien Bonaparte déposait son écharpe sur le bureau du président, les portes de la salle s'ouvrirent, 20 grenadiers entrèrent, se portèrent vers le bureau, le placèrent au milieu d'eux, et l'aidèrent à sortir de la salle, où ses jours commençaient d'être dans un danger imminent.

Le conseil était dans une agitation extrême. Les cris, les vociférations, l'abandon bruyant de toutes les places ne permirent d'entendre aucun son distinct; cependant on entendit retentir dans le lointain le bruit des tambours qui sonnaient le pas de charge : bientôt les portes de la salle furent ouvertes une troisième fois : pour la troisième fois les spec-

tateurs se sauvèrent avec précipitation en sautant par les fenêtres.

Un officier entra suivi d'une troupe nombreuse, et s'écria d'une voix forte : *Le général Bonaparte m'ordonne de faire évacuer la salle.* A l'instant les grenadiers s'avancèrent et occupèrent bientôt la première moitié de la salle. Les députés qui ne s'étaient pas encore retirés occupèrent l'autre moitié. La troupe arrêta un instant sa marche pour laisser le tems d'évacuer la salle. Une douzaine de membres restaient à la tribune ou au bureau ; un d'entre eux s'écria : *Qui êtes-vous, militaires ? vous n'êtes que les gardiens de la représentation nationale.. et vous osez attenter à sa sûreté, à son indépendance ! et vous ternissez ainsi les lauriers que vous avez cueillis !*

La troupe , écoutant froidement cette harangue , s'avança dans la

salle, tambour battant. Les membres qui étaient au bureau et à la tribune furent obligés de céder la place aux militaires qui vinrent s'en emparer. Enfin, en cinq minutes, la salle fut totalement évacuée. *

Le même jour, 19, pendant que les évènements que nous venons de retracer avaient lieu au conseil des cinq-cents, celui des anciens tenait aussi sa séance à Saint-Cloud. Après quelques instans de délibération, un mouvement tumultueux se manifesta tout à coup dans l'assemblée : on annonça l'arrivée du général Bonaparte, qui demanda la parole pour des communications importantes. Il se fit

* Heureuse journée du 19 brumaire ! vous mîtes enfin un terme à cette assemblée, en partie factieuse, qui ne pouvait que faire le mal, sans aucune perspective d'apporter le moindre topique aux blessures qu'avait faites une longue révolution.

sur-le-champ un grand silence. Voici le discours qu'il improvisa.

« Représentans du peuple, vous
« n'êtes point dans des circonstances
« ordinaires ; vous êtes sur un vol-
« can : permettez-moi de vous parler
« avec la franchise d'un soldat, avec
« celle d'un citoyen zélé pour le
« bien de son pays , et suspendez ,
« je vous prie , votre jugement jus-
« qu'à ce que vous m'ayez entendu
« jusqu'à la fin.

« J'étais tranquille à Paris lors-
« que je reçus le décret du conseil
« des anciens qui me parla de ses
« dangers, de ceux de la république :
« à l'instant j'appelai , je retrouvai
« mes frères d'armes , et nous vîmes
« vous donner notre appui. Nos in-
« tentions furent pures , desintéres-
« sées ; et pour prix du dévouement
« que nous avons montré, hier déjà

« on nous abreuva de calomnies * ;
 « on parlait d'un nouveau César ,
 « d'un nouveau Cromwel ; * on ré-
 « pandait que je voulais établir un
 « gouvernement militaire.

« Si j'avais voulu opprimer la li-
 « berté de mon pays , si j'avais voulu
 « usurper l'autorité suprême , je ne
 « me serais point rendu aux ordres
 « que vous m'avez donnés ; je n'au-
 « rais pas eu besoin de recevoir cette
 « autorité du sénat. Plus d'une fois,
 « et dans des circonstances extrê-
 « mement favorables, j'ai été appelé

* Voici comme Bonaparte répondit à quelques députés qui le traitèrent de César , de Cromwel :

« Ce serait une pensée sacrilège que celle d'at-
 « tenter au gouvernement représentatif dans le
 « siècle des lumières et de la liberté ; il n'y aurait
 « qu'un fou, ajoutait-il, qui voulût de gaité de cœur
 « faire perdre la gageure de la république contre la
 « royauté de l'Europe , après l'avoir soutenue avec
 « quelque gloire et tant de périls. »

« à la prendre. Après nos triomphes
 « en Italie, j'y ai été appelé par le
 « vœu de la nation, par le vœu de
 « mes camarades, par celui de ces
 « soldats qu'on a maltraités depuis
 « qu'ils ne sont plus sous mes ordres;
 « de ces soldats qui sont obligés en-
 « core d'aller faire dans les départe-
 « mens une guerre horrible que la
 « sagesse et le retour aux principes
 « avaient calmée, et que l'ineptie ou
 « la trahison viennent de rallumer.

« La patrie n'a pas de plus zélé dé-
 « fenseur que moi; je me dévoue tout
 « entier pour faire exécuter vos or-
 « dres. Mais c'est sur vous seuls que
 « repose son salut, car il n'y a plus
 « de directoire; quatre des magis-
 « trats qui en faisaient partie ont
 « donné leur démission: les dangers
 « sont pressans, le mal augmente; le
 « ministre de la police vient de m'a-

« vertir que , dans la Vendée , plu-
 « sieurs places étaient tombées entre
 « les mains des chouans. Le conseil
 « des anciens est investi d'un grand
 « pouvoir ; mais il est encore animé
 « d'une plus grande sagesse : ne con-
 « sultez qu'elle , et l'imminence des
 « dangers ; prévenez les déchiremens ;
 « évitons de perdre ces deux choses
 « pour lesquelles nous avons fait tant
 « de sacrifices , la liberté et l'éga-
 « lité. »

Et la constitution de l'an III ?
 s'écria un député, interrompant tout
 à coup l'orateur.

« La constitution ! reprit Bona-
 « parte. Vous convient-il de l'invo-
 « quer ? qu'est-elle autre chose à
 « présent qu'une ruine ? n'a-t-elle
 « pas été successivement le jouet
 « de tous les partis ? ne l'avez-vous
 « pas foulée aux pieds le 18 fruc-

« tidor , au 22 floréal , au 28 prai-
 « rial ? La constitution ! N'est-ce pas
 « en son nom qu'on a organisé toutes
 « les tyrannies depuis qu'elle existe ?
 « A qui désormais peut-elle offrir
 « une garantie réelle ? Son insuffi-
 « sance n'est-elle pas attestée par
 « les nombreux outrages que lui ont
 « prodigués ceux même qui lui jurent
 « en ce moment une fidélité déri-
 « soire ? Tous les droits du peuple
 « ont été indignement violés ; et
 « c'est à les rétablir sur une base
 « immuable qu'il faut de suite tra-
 « vailler pour consolider enfin dans
 « la France la liberté et la répu-
 « blique. *

« Je vous déclare qu'aussitôt que

* Cette réplique de Bonaparte est un des plus beaux mouvemens oratoires que l'on connaisse ; et ce qui en relève la beauté et la sublimité , c'est qu'elle fut improvisée.

« les dangers seront passés j'abdi-
 « querai le commandement qui m'est
 « confié. Je ne veux être , à l'égard
 « de la magistrature nommée par
 « vous, que le bras qui la soutien-
 « dra. »

Cornudet , saisissant la parole ,
 appuya le discours de Bonaparte ,
 et ajouta qu'il connaissait des pro-
 positions criminelles qui avaient été
 faites à ce général , et qui ne pou-
 vaient être manifestées qu'en comité
 général.

Les spectateurs ayant évacué la
 salle , Bonaparte continua :

« Je pourrais vous faire des ré-
 « vélations qui confondraient à l'ins-
 « tant mes calomniateurs ; je me con-
 « tenterai de vous dire que Barras
 « et Moulin m'ont eux-mêmes en-
 « gagé à renverser le gouvernement,
 « et à me mettre à la tête des af-

« faire ; mais j'ai repoussé de telles
 « ouvertures , parce que la liberté
 « m'est plus chère que la vie , et
 « que je ne veux que servir le
 « peuple français. * »

Bonaparte , jetant alors les yeux sur quelques militaires qui se trouvaient à leur poste dans l'intérieur de la salle , les somma de tourner contre lui leurs bayonnettes s'il s'écartait jamais du chemin de la liberté. Il termina en engageant les

* Ce discours décèle une franchise et une loyauté sans bornes. On présuma avec raison que le vainqueur d'Italie , et le conquérant de l'Égypte ne s'abaisserait jamais , comme dit Lebrun , à *descendre jusqu'au trône des rois*. Bonaparte aspirait à une autre gloire , à celle d'affranchir la France des troubles qui la bouleversaient depuis neuf ans , et à terminer une révolution dont personne n'entrevoyait la fin. Le succès couronna ses espérances et celles du peuple français ; il a fermé le temple de la guerre , et planté l'olivier sur les décombres de cette même révolution.

anciens à se hâter de faire usage de tous leurs moyens pour sauver la patrie.

Ce fut en sortant de cette séance que Bonaparte envoya un détachement pour signifier aux cinq-cents de se dissoudre.

Le conseil des anciens se forma alors en comité général, et créa provisoirement une commission consulaire, composée des ex-directeurs Sieyes, Roger-Ducos et du général Bonaparte, sous le nom de consuls de la république française, et une commission de vingt-cinq membres qui, pendant l'ajournement du corps législatif, concourrait à la pensée du gouvernement.

Ce grand mouvement, cette nouvelle révolution dans notre révolution, a été terminée, comme le fut

celle du 9 thermidor, dans l'espace de vingt-quatre heures.

A N E C D O T E S

Sur le retour de Bonaparte et les journées des 18 et 19 brumaire.

C'est à Bonaparte que Lafayette, enfermé avec sa femme et ses filles dans les cachots de l'Autriche, dut sa délivrance. Madame Lafayette alla, avec la plus jeune de ses filles, remercier son libérateur : elle reçut un accueil distingué ; ce qui fit dire à quelqu'un : *Cela n'est pas surprenant, la vertu doit être accueillie par la gloire.*

Un des plus beaux mouvemens d'éloquence des journées des 18 et 19 brumaire, où tout a été remarquable, fut celui-ci :

Pendant le discours de Bonaparte aux anciens , à ces paroles : *Nous sauverons la république et la liberté* , une voix l'interrompit : *Qui nous le garantira ? — Grenadiers* , s'écria le général en se retournant vers ses compagnons d'armes , *dites si je vous ai jamais trompés quand je vous ai promis la victoire ? **

A la fête donnée à Bonaparte et à Moreau , le 15 brumaire , au temple de la Victoire , parmi les couplets qui furent chantés et applaudis , on remarque les suivans sur l'air du Pas de charge :

O Bonaparte ! et toi Moreau !

Noms chers à la victoire !

Quel est le sublime pinceau

Qui peindra tant de gloire ?

* Voilà ce qu'on peut appeler du t. le antique !

Championnet ! Brune ! Masséna !

Que d'éloges à faire !

Ma foi , mettons *et cætera* ;

Puis cherchons un Homère.

Les rois , fiers de quelques revers ,

Pleins d'un orgueil extrême ,

Prétendaient nous donner des fers

Jusque dans Paris même.

Nous , modestes dans nos succès ,

Comme beaux en vaillance ,

Aux rois nous donnerons la paix :

O la douce vengeance !

Nous transcrirons ici les réflexions suivantes d'un auteur qui a écrit sur la révolution , parce qu'elles entrent naturellement dans notre sujet.

« Depuis 1789, nous avons eu pour gouvernans des hommes sans talens ou sans principes, cruels sans énergie, ambitieux sans grandeur, prodigues avec folie. En 89, les constituans, après avoir été courageux

contre le despotisme , furent faibles contre les factions.

« La constitution de 93 , évangile exécration de l'anarchie , épouvanta la France sans qu'on osât la rejeter , et présagea tous les crimes de la terreur.

« Enfin est venue la constitution de l'an V , qui ne pouvait se soutenir sans de grandes modifications , puisqu'elle créait un corps législatif qui devait nécessairement dominer le directoire exécutif , ou être opprimé par lui. Aussi le corps législatif , égaré par quelques conspirateurs , allait-il renverser le directoire quand le 18 fructidor le sauva ; mais en le sauvant , il anéantit la constitution , et fit le grand mal de détruire tout respect pour un code constitutionnel qu'on avait pu une fois lacérer impunément. Aussi , dès ce moment ,

toutes ses dispositions ont été ou astucieusement éludées, ou audacieusement violées. L'instabilité a perdu la France ; c'est la stabilité qu'elle invoqua au 18 brumaire, et qui commença à lui être rendue à cette époque.

« Depuis cette époque on commença à respirer. On comprit trop tard, ou plutôt on ne voulut pas comprendre qu'un gouvernement, pour marcher avec sûreté, et concourir au bien de tous, doit être centralisé, et que plus il y a de gouvernans, plus les gouvernés sont dans une situation pénible et malheureuse. Il a fallu une expérience de neuf ans de peines et de calamités pour nous persuader ce qui tombe sous le plus gros bon sens. »

« O cæcas hominum mentes ! »

Un homme d'esprit disait, en par-

lant des 18 et 19 fructidor : *Jamais la patrie n'a eu si peur d'être sauvée.* On peut dire du 19 brumaire : *Jamais plus de joie n'a prouvé qu'elle l'était.*

Bonaparte dit plusieurs fois , avant la mémorable journée du 18 brumaire : *La révolution qui se prépare sera le contraire des autres ; elle n'entraînera aucune proscription , et en fera cesser plusieurs.* *

Quelque tems après cette journée , lorsqu'il fut question d'établir un premier consul , Bonaparte répéta souvent que ce grand fonctionnaire ne devait être au-dedans et au-dehors qu'un *négociateur perpétuel.* Hono-

* L'effet a répondu à cette annonce. Parlez , malheureux déportés à Synamari , vous qui aviez perdu tout espoir de revoir votre patrie !

rer le mérite , n'est-ce pas en effet une manière de négocier avec tous ceux qui le respectent ?

Dans le discours que Bonaparte , lors des 18 et 19 brumaire , prononça au conseil des anciens , il s'était écrié : *Souvenez-vous que la fortune et le dieu de la victoire sont avec moi.*

« Je me suis échauffé , disait-il le
« lendemain à ses amis , et j'ai fini
« par une mauvaise phrase : les fran-
« çais ont le tact des convenances.
« A peine eussé-je prononcé ces pa-
« roles , qu'un murmure me le fit
« sentir ; mais que voulez-vous : ils
« m'ont gâté le long de la route ;
« ils m'ont tant répété ces mots de
« Marseille à Paris , qu'ils me sont
« restés. »

Après la journée du 18 brumaire ,

plusieurs officiers de la marine et des chefs de ce département furent présentés , par le C. Bourdon , à la commission exécutive , et furent reçus par Bonaparte et Roger-Ducos. Bonaparte leur dit :

« Les marins sont braves et même
 « expérimentés. Les revers qu'ils ont
 « éprouvés ne doivent être attribués
 « qu'à la mauvaise organisation de
 « la marine : les capitaines n'ont pas
 « les moyens suffisans pour faire res-
 « pecter leur autorité ; le pouvoir
 « qu'on a élevé auprès d'eux encou-
 « rage l'insubordination de l'équi-
 « page : je veux parler du jury. *Sur*
 « *terre, une bravoure indisciplinée*
 « *a pu vaincre quelquefois ; sur*
 « *mer jamais.* » *

* Vérité dont en France on n'a jamais bien senti l'importance ; mais le tems est venu où toutes choses doivent être mises à leur place.

Quelques jours après le 18 brumaire, on présenta aux consuls de la république un modèle d'habit consulaire : c'était un habit à la française, de velours blanc, brodé en or, boutonné jusqu'à la ceinture ; pantalon bleu clair, ceinturon d'épée sur l'habit, et l'épée perpendiculaire au côté ; bottes rouges et bonnet de même couleur. On observa à Bonaparte que le bonnet rouge lui siérait mal : *Aussi mal que les talons rouges*, répondit-il.

Fin du 18 brumaire.

C H A P I T R E X X V I.

*Bonaparte , nommé premier consul
de la république.*

LE gouvernement provisoire s'occupa sur-le-champ d'une nouvelle constitution ; elle fut publiée à Paris le 24 frimaire. Bonaparte , nommé premier consul ; Cambacérès et Lebrun , second et troisième consuls , prirent sur-le-champ les rênes du gouvernement. *

La première démarche publique

* Voyez la constitution de l'an VIII pour les pouvoirs concédés au premier et aux deux autres consuls. Nous ne les relatons point ici , parce que ç'aurait été faire l'histoire de la révolution française , au lieu d'écrire celle de Bonaparte.

que fit Bonaparte, en sa qualité de premier consul, auprès d'une puissance rivale, fut d'écrire au roi d'Angleterre. Elle ne pouvait être plus honorable pour lui, puisqu'elle tendait à renouer des négociations de paix. Nous allons transcrire sa lettre ici :

Bonaparte, premier consul de la république, à sa majesté le roi de la Grande-Bretagne et d'Irlande.

Paris, 5 nivôse an VIII de la république.

« Appelé par les vœux de la na-
 « tion française à occuper la pre-
 « mière magistrature de la république
 « française, je juge convenable, en
 « entrant en fonctions, d'en donner
 « une communication directe à votre
 « majesté.

« La guerre qui , depuis quatre
 « années , a ravagé toutes les par-
 « ties du monde , doit-elle être éter-
 « nelle ? n'y a-t-il pas de moyens
 « de parvenir à s'entendre ?

« Comment les deux nations les
 « plus éclairées de l'Europe , dont
 « la puissance et la force sont plus
 « grandes que ne l'exigent leur sû-
 « reté et leur indépendance , peuvent-
 « elles sacrifier , à l'idée d'une vaine
 « grandeur , les bienfaits du com-
 « merce , de la prospérité intérieure
 « et du bonheur des familles ? Com-
 « ment ne sentent-elles point que la
 « paix est aussi glorieuse que néces-
 « saire ?

« Ces sentimens ne peuvent être
 « étrangers au cœur de votre ma-
 « jesté qui règne sur une nation
 « libre , et dans la seule vue de la
 « rendre heureuse.

« Votre majesté ne verra dans
 « cette ouverture que mon sincère
 « desir de contribuer efficacement à
 « une pacification générale par une
 « démarche prompte, franche et dé-
 « barrassée de ces formes qui, néces-
 « saires peut-être pour déguiser la
 « dépendance des états faibles, ne
 « prouvent, dans ceux qui sont forts,
 « que le desir mutuel de se tromper. »

« La France et l'Angleterre, par
 « l'abus de leurs forces, peuvent
 « long-tems encore, pour le malheur
 « de toutes les nations, retarder le
 « moment de leur épuisement ab-
 « solu ; mais j'oserai le dire, le sort
 « de toutes les nations civilisées est
 « attaché à la fin d'une guerre qui
 « enveloppe le monde entier.

« Signé BONAPARTE. »

Le gouvernement anglais fit une

réponse machiavélique et évasive aux ouvertures franches et loyales du premier consul. On vit alors qu'il fallait se préparer à de nouveaux combats et à de nouveaux triomphes.

Les ennemis que la France républicaine avait à combattre étaient l'Angleterre, l'empire d'Allemagne, la maison d'Autriche et le contingent de Suède. Tous les moyens furent employés par les puissances de ces différentes nations, pour rendre cette campagne décisive, et la faire tourner à leur profit. L'Autriche fournit des hommes, et l'Angleterre de l'or, fruit de ses rapines et de ses pirateries.

Bonaparte s'occupa d'abord à pacifier la Vendée, et le général Bernadotte y fut envoyé avec des forces imposantes. La modération et les moyens de persuasion furent les

principales armes qu'il employa pour ramener la paix dans cette contrée qui avait éprouvé toutes les horreurs d'une guerre civile. On contraignit par la force, et on extermina avec la bayonnette ceux qui, les armes à la main, voulurent entretenir le foyer d'une guerre intestine. On renvoya chez eux les gens égarés et fanatisés par les prêtres. On offrit la paix aux principaux chefs, et la paix fut acceptée. Le calme commença à se rétablir dans ce pays ; et, quelque tems après, on ne parla plus que de quelques hordes de brigands pour qui la paix est un état contre nature, et qui ne trouvent dans les divisions civiles et intestines qu'un moyen de retenir un pouvoir usurpé qui leur échappe, et un aliment à leurs fureurs.

Masséna, après avoir battu com-

plètement les troupes russes et autrichiennes en Suisse, avait été envoyé en Italie, où l'ennemi se préparait à porter un coup décisif. L'armée d'Italie, sous les ordres de ce général, obligée de lutter contre des forces infiniment supérieures, se vit contrainte de s'enfermer dans Gênes, après avoir fait un grand nombre de prisonniers. Mais une aile de cette armée, sous la conduite du général Suchet, se détacha du corps principal, et défendit le terrain jusqu'aux frontières de la France, avec une opiniâtreté qui tenait de l'héroïsme.

La campagne du Rhin s'ouvrit sous des auspices plus heureux : une partie de la Suabe et de la Bavière fut conquise, et l'on fit à l'ennemi plus de vingt mille prisonniers.

Dans l'intérieur, Bonaparte tra-

vailla à calmer et réunir les factions , rétablit la liberté de tous les cultes , ramena la confiance dans tous les cœurs fatigués des orages révolutionnaires , et leur fit espérer une paix après laquelle ils soupiraient depuis si long-tems. L'ordre succéda aux troubles et au désordre ; les différentes parties du service militaire furent réorganisées ; l'arbitraire en fut banni ; les administrations civiles éprouvèrent des changemens utiles ; les tribunaux reprirent leur activité. L'aurore d'un beau jour commença à luire sur la France ; enfin la liste des émigrés fut fermée. *

* Jusqu'au moment où Bonaparte fut appelé à la première magistrature de la république , on ne pouvait prévoir quand cette liste serait enfin close. C'était une excellente mine que nos derniers gouvernans exploitaient avec une dextérité inconcevable , et qui tenait du prodige.

Bonaparte , après avoir offert vainement la paix à toutes les puissances coalisées , ordonna de nouveaux préparatifs : le mouvement fut alors donné à toute la machine , les mesures furent prises avec tant de sagesse et d'activité , qu'on augura , avec raison , que la campagne d'Italie , qui allait incessamment s'ouvrir , amènerait infailliblement la paix , et terminerait enfin la révolution.

CHAPITRE XXVII.

Campagnes de Bonaparte en Italie en l'an VIII. — Formation d'une armée de réserve à Dijon.

LE 16 ventôse an VIII , on ordonna la formation d'une armée de réserve à Dijon : un appel fut fait à 30,000 conscrits pour se rassembler dans cette ville. A ces conscrits se joignirent beaucoup de corps venus de la Vendée pacifiée. Des compagnies de volontaires à pied et à cheval s'organisèrent dans toute la république. Cette armée se porta bientôt à 50,000 combattans. Le brave Berthier en fut nommé général en chef.

Elle se mit en marche sur diverses colonnes, de Dijon sur Genève, où elle reçut l'ordre d'attendre le premier consul.

Le 23 prairial, Bonaparte en passa en revue l'avant-garde commandée par le général Lannes, et le lendemain, l'armée, presque entière, se mit en marche pour le mont Saint-Bernard.

Après avoir traversé le pays de Vaud, l'avant-garde de l'armée entra dans le bas Vallais par Saint-Maurice, où elle passa la nuit.

A une demi-lieue plus loin les troupes passèrent le Trient sur un pont de pierre qu'on avait fait réparer quelques jours auparavant.

CHAPITRE XXVIII.

Passage de la montagne du grand Saint-Bernard.

TOUTE l'armée passa par Martigny * pour aller au mont du grand Saint-Bernard. C'est là que Bonaparte la rejoignit, ayant jugé cet endroit, à raison de la proximité de la montagne, propre à préparer et à surveiller le passage étonnant qu'il avait résolu d'exécuter. Il y séjourna trois jours dans la maison de convalescence des religieux du mont Saint-Bernard. **

* Village du haut Vallais, situé à six lieues du mont Saint-Bernard.

** C'est là que les religieux les plus âgés viennent finir leurs jours, et les valétudinaires rétablir leur santé.

De Martigny, l'armée se porta à Saint-Bronchier, village situé entre des montagnes très-hautes et très-escarpées. On traversa celui de Liddes. L'avant-garde s'avança jusqu'à Saint-Pierre, * hameau tout à fait au pied du mont. La première division de l'armée suivit le mouvement de l'avant-garde.

Jusqu'alors il n'avait passé ni artillerie, ni munitions. Tout s'amoncelait à Saint-Pierre, et le parc s'établissait; mais il fallait transporter cette artillerie au-delà du mont, et ce transport paraissait impossible. Mais que ne peut le génie secondé par des hommes instruits, expérimentés, et par des troupes qui brûlaient de se signaler sous un héros

* On compte trois lieues de ce bourg à l'hospice du mont Saint-Bernard.

qui les avait tant de fois conduites à la victoire !

Après des efforts inouis , on parvint enfin à la transporter ; et pour encourager les soldats à seconder les paysans , on promit depuis 600 jusqu'à 1000 liv. pour chaque pièce qu'on ferait passer. Mais les soldats les refusèrent , trait de désintéressement remarquable , et qui peint bien le caractère du français lorsqu'il est commandé par des hommes qu'il aime et qui ont sa confiance !

L'armée suivit de près l'avant-garde. On monta un à un ; on mit cinq heures à grimper de Saint-Pierre jusqu'au couvent. Six lieues se présentaient encore à faire , mais que l'extrême rapidité de la descente rendait terribles : à chaque pas on trouvait des crevasses ; en vain tenait-on fortement les chevaux par les rênes , cela

ne les préservait pas toujours de glissades périlleuses. Les hommes eux-mêmes, malgré toutes leurs précautions, tombaient souvent, et s'ils ne se relevaient prestement, ils couraient les risques d'entraîner leurs chevaux hors du sentier, et de périr avec eux en roulant dans des gouffres épouvantables.

Bonaparte était entré au monastère, mais il n'y demeura qu'une heure, et partit en exhortant ces respectables hermites, qui nous avaient secondé de tout leur pouvoir, à continuer de bien mériter de l'humanité.

Les mulets et les chevaux du consul avaient suivi l'armée. Pour lui, voulant sans doute la rejoindre par le chemin le plus court, il entra dans un sentier que suivaient quelques fantassins. Vers le milieu, la des-

cente se trouva si rapide , qu'il fut obligé de descendre en glissant sur son derrière une hauteur de deux cents pieds.

Le 26 floréal , on marcha sur Aost, ville du Piémont , dont on s'empara après avoir culbuté l'ennemi et lui avoir fait 1,200 prisonniers.

Le lendemain , l'avant - garde se porta sur Châtillon , où elle trouva ennemi disposé à faire résistance sur le pont bâti sur un précipice , où notre infanterie ne pouvait descendre : mais une charge de hussards , exécutée avec célérité , décida l'affaire. On fit prisonniers 240 hommes en poursuivant les fuyards jusqu'au fort de Bard , où l'ennemi n'eut que tems de lever le pont-levis.

Tandis que l'avant-garde s'emparait d'Aost et de Châtillon , le général Berthier , instruit que le fort de Bard

faisait mine de vouloir résister longtemps , fit occuper les hauteurs qui dominant ce château. On s'empara de la ville , et le château fut bloqué à portée de mousqueterie : après plusieurs attaques il fut obligé de se rendre.

L'ennemi était à Saint-Martin. L'attaquer, le culbuter jusqu'à Yvrée ne demanda que le tems nécessaire pour parcourir la distance qui nous en séparait. On trouva dans la citadelle 14 pièces de canon enclouées, quelques militaires, et l'on fit 200 prisonniers.

L'ennemi, rassuré par les renforts qui lui arrivaient de Turin et de diverses parties du Piémont, s'arrêta dans sa retraite, et prit position sur les hauteurs de Romano, derrière la Chiusella, dont il gardait les passages avec 5,000 hommes d'infante-

rie , 4,000 de cavalerie , et plusieurs pièces de canon. Le général Lannes l'attaqua , et après un combat vif et opiniâtre , où nous eûmes 30 hommes tués et 200 blessés , il le mit en déroute , lui tua 500 hommes , et lui prit 300 chevaux. Le général de la cavalerie autrichienne fut tué avec plusieurs autres officiers.

Tandis que l'avant-garde s'avança sur le Pô à Chivasso , la division du Mont-Cénis , aux ordres du général Thureau , attaqua l'ennemi à Suze , s'empara de cette ville et de la Brunette , fit 1,500 prisonniers , tua et blessa plus de 300 hommes , prit 800 fusils et beaucoup de munitions de guerre et de bouche. Après cette victoire , le général Thureau se porta en avant de Suze pour seconder les opérations de l'armée de réserve.

Après le combat de la Chiusella ,

l'ennemi se retira sur Turin, coupant tous les ponts et brûlant toutes les barques sur l'Orco.

Le général Lannes occupa Chivasso le 7 prairial, et trouva sur le Pô un grand nombre de barques chargées de riz et de bled.

Bonaparte, profitant d'un instant de repos que goûtait l'avant-garde à Chivasso après tant de fatigues, fit connaître sa satisfaction à cette brave division pour le courage qu'elle avait montré la veille au combat de la Chiusella. Il s'approcha du douzième régiment de chasseurs, et il ordonna au chef de brigade de dire au régiment : « Qu'il était très-con-
« tent de sa bravoure, que c'est à
« l'impétuosité de la charge qu'il fit à
« Châtillon que l'on dut le suc-
« cès de ce combat ; que la cava-
« lerie allait être réunie, et qu'à

« la première bataille , il voulait
 « qu'elle chargeât la cavalerie enne-
 « mie , pour lui ôter sa morgue ,
 « et la prétention qu'elle a d'être
 « bien supérieure à la nôtre en ma-
 « nœuvre et en bravoure. »

Il dit à la vingt-huitième de ligne
 « que , pour preuve de sa satisfac-
 « tion de la bonne conduite qu'elle
 « avait tenue , elle marcherait à la
 « tête de l'avant-garde à la première
 « affaire. *Voilà deux ans*, dit-il,
 « *que vous passez sur les mon-*
 « *tagnes , et vous êtes toujours à*
 « *votre devoir sans murmurer ;*
 « *c'est la première qualité d'un*
 « *bon soldat. Je sais qu'il vous*
 « *était dû , il y a huit jours , huit*
 « *mois de prêt , et que , cepen-*
 « *dant , il n'y a pas eu une seule*
 « *plainte.* »

Cette manière de récompenser ,

de stimuler le courage produisit le plus grand effet sur l'ame des soldats : tous les corps de l'armée envièrent la gloire de l'avant-garde, et brûlèrent de se signaler comme elle. On verra par la suite qu'ils tinrent parole.

CHAPITRE XXIX.

*Prise de Vercelli. — Passage du
Simplon et du Saint - Gothard.
— Passage du Tésin.*

BONAPARTE , voulant cacher ses desseins , fit marcher sur Turin deux divisions pour soutenir le général Lannes qui avait chassé l'ennemi de Chivasso sur le Pô. Celui-ci se retira vers Casal , où il brûla le pont. On fit mine de passer le fleuve ; plusieurs soldats se jetèrent à la nage pour aller chercher le pont volant et le ramener.

Mais , lorsque tout portait à croire que nous menacions Turin , le général Murat entra , le 7 prairial , dans Vercelli , avec sa division de

cavalerie , de vive force : il enleva une grande garde de cinquante hommes , prit des magasins très-considérables de riz , de blé , d'avoine , et culbuta sur la Sessia 1,000 hommes de cavalerie ennemie.

Les villes de Santhia , Crescentino , Biella , Trino , Massérano furent successivement occupées par l'armée française.

La légion Cisalpine , forte de 2,000 hommes , se porta , par le mont Rosa , * sur Varello , où elle prit position après avoir débusqué le prince Rohan et sa légion.

Le général Béthancourt traversait en même tems le Simplon avec sa colonne , s'emparait de Domo Dos-

* Le mont Rosa est situé à trois lieues d'Yvrée , on lui donne 2,300 toises au - dessus de la mer. Ses sommets sont toujours couverts de neige , et plusieurs forment des glaciers.

sula, et tournait toutes les troupes qui étaient sur la Sessia.

Tous ces mouvemens étaient combinés avec le général Moncey qui passait le mont Saint-Gothard avec 20,000 hommes détachés de l'armée du Rhin, et se portait rapidement sur Bellinzona, Lugano et le lac Majeur.

Ainsi toutes les divisions qui composaient l'armée de réserve débouchaient en même tems dans la plaine, et pouvaient combiner leurs opérations de manière à s'entr'aider mutuellement sans craindre aucun empêchement imprévu.

Quand on médite un instant ce vaste plan et ces savantes manœuvres, on doit, avec l'Europe entière, être saisi d'admiration pour celui qui les conçut, les dirigea et les fit exécuter avec tant d'ensemble.

Le général Murat , après s'être arrêté un instant à Vercelli , se porta sur Novarre , dont il s'empara sans beaucoup de résistance. Le 10 prairial , il reçut l'ordre de passer le Tésin ; ce qu'il fit , en présence du premier consul , après un combat assez vif. L'ennemi se replia sur le village de Tubigo , où le général Monnier l'attaqua de vive force , et emporta le village à la bayonnette. Malgré sa vigoureuse défense , l'ennemi perdit dans cette affaire 200 hommes tués et 400 prisonniers. Le général Murat se porta ensuite sur Bufarola , qui fut aussitôt évacuée.

La nuit du 11 au 12 fut employée à construire des ponts volans , sur lesquels passèrent , le lendemain , les divisions de l'armée qui toutes se dirigeaient sur Corbetto , à trois lieues de Milan. Le général Murat arriva le

même jour aux portes de cette ville , en reçut les clefs , et fit cerner sur-le-champ la citadelle.

Trois heures après , Bonaparte et tout son état-major firent leur entrée dans la ville , au milieu d'un peuple immense , animé du plus grand enthousiasme , qui répétait continuellement *vive Bonaparte ! vivent les français !*

Le premier consul descendit au palais de l'archiduc sur la place.

Partout la cocarde nationale avait remplacé la cocarde autrichienne. On trouva 3,000 blessés et malades dans les hôpitaux , parmi lesquels plusieurs français.

Un *Te Deum* fut chanté à la métropole pour l'heureuse délivrance de l'Italie des hérétiques et des infidèles , auquel Bonaparte assista. Ce fut à cette occasion qu'en rendant

compte aux deux autres consuls de son entrée dans Milan , il leur dit : *Malgré ce qu'en pourront dire les athées de Paris , j'assisterai demain à un Te Deum qui sera chanté dans la métropole de cette ville.*

La conduite que les autrichiens avaient tenue dans Milan , les horreurs qu'ils avaient commises avaient indisposé contre eux tout le peuple de cette ville. Tous ceux qui avaient fait partie des municipalités , administrations départementales , tribunaux , du corps législatif , du ministère , avaient été renfermés dans des cachots , et traités comme de vils scélérats. L'arrivée des français brisa leurs fers : ils furent rendus à la liberté dont ils avaient été les victimes.

Bonaparte fut sensible aux marques d'affection que lui témoigna le

peuple : il fit tout pour adoucir les maux qu'il avait soufferts sous le joug allemand.

Il ordonna aux généraux des différentes divisions de ne faire aucune réquisition particulière pour le service de l'armée sans en prévenir l'ordonnateur en chef, qui demeurerait chargé d'indemniser les habitants requis.

Il fit traduire à un conseil de guerre un commissaire prévenu d'avoir détourné à son profit le prix de cinq bœufs qu'il avait requis arbitrairement pour l'armée.

Il réunit tous les évêques et curés de Milan, et leur fit connaître ses intentions de maintenir l'organisation religieuse comme elle était lorsqu'il commandait en Italie.

Il publia une proclamation pleine de sagesse et de modération, adressée

au peuple cisalpin , dans laquelle il l'invitait à l'oubli de toutes ses querelles , afin qu'il n'existât chez lui qu'un seul desir , celui de consolider un état libre et fort. Il assura ne vouloir reconnaître pour amis de la liberté que ceux qui sauraient *obéir aux lois , éteindre les haines , honorer le malheur.*

Il composa un gouvernement provisoire des citoyens les plus respectables et les plus éclairés de Milan. Enfin , il promit de rétablir la république sur les bases fixes de la religion et du bon ordre aussitôt que tout son territoire serait délivré de l'ennemi.

Ces dispositions pacifiques , ce système de justice et de modération , si fortement manifestés , ramenèrent la confiance dans tous les cœurs , et tout le peuple fut disposé à seconder

les vues d'ordre et de sagesse du premier consul.

Cette différence de conduite si frappante pénétra la nation cisalpine de reconnaissance pour la bravoure des phalanges républicaines , qui assurait à jamais le triomphe de la liberté , de l'égalité et de toutes les idées généreuses et libérales..... Puissent tous les français qui liront ce rapprochement connaître le sort qui leur était réservé si la contre-révolution se fût opérée dans leur patrie !

L'armée resta sept jours à Milan. Une division de l'armée prit la route de Lodi ; la légion Cisalpine marcha sur Brescia pour éclairer le Brescian. Pavie , tombée en notre pouvoir , nous offrit une artillerie immense , de la poudre en grande quantité. Le général Duhesme s'empara de Lodi et

de tous ses magasins , et la légion Cissalpine de Cassano.

On apprit en même tems la reddition du fort de Bard par capitulation. On trouva dans la place 18 pièces de canon et beaucoup de munitions. La garnison , forte de 400 hommes , fut faite prisonnière de guerre.

C H A P I T R E X X X.

Passage du Pô. — Prise de Plaisance, de Stradella, de Lecco et de Crémone.

TANT d'avantages obtenus presque en même tems, en présageaient d'autres encore plus grands. Le général autrichien, Mélas, avait long-tems cru que l'armée de Réserve n'était composée tout au plus que de 7 à 8,000 hommes qui voulaient faire une incursion en Italie pour dégager Masséna bloqué dans Gênes. Il persista dans cette idée jusqu'au 8 prairial, époque à laquelle il écrivait à Pavie, à une femme qu'il avait avec lui :

« Je sais que l'on dit en Lombar-

« die qu'une armée française arrive :
« ne craignez rien ; je vous défends
« de partir. »

Il refusa même d'ajouter foi aux renseignemens qu'il tira de sept à huit prisonniers français faits au combat de la Chiusella.

Cependant , alarmé des progrès de cette armée, et probablement mieux instruit sur sa véritable force , il se décida à quitter Turin le 12 prairial , et à concentrer ses troupes entre les places fortes du Piémont , dans la double intention de faire face à l'ennemi et de les joindre au corps du prince Elnitz qui revenait de Nice, où il l'avait envoyé très-imprudemment.

C'est dans cet état de choses que l'armée française marcha à sa rencontre. Le général Murat, avec sa cavalerie et une division , se porta sur

le pont de la tête de Plaisance , et le général Lannes eut ordre de chercher à effectuer le passage du Pô vis-à-vis Stradella. Le général de la légion Cisalpine entra dans Brescia , où le général Laudon ne se sauva que par le courage de son escorte. Il trouva dans cette ville 30 milliers de poudre et beaucoup de magasins. Une autre division de l'armée prit Créma et Orci - Nuovi , et cerna étroitement la forteresse de Pizzigione.

Le général Moncey , avec une partie de sa division , arriva à Milan , et se disposa à rejoindre l'armée qui approchait des rives du Pô.

Sans être fin politique , habile géographe et grand tacticien, le soldat, même le moins instruit, sentait la nécessité d'une bataille qui, désirée par l'une et l'autre armée, de-

vait fixer le sort de l'Italie. Il fallait être français et rempli de la confiance la plus justement méritée pour fermer les yeux sur les dangers qui pouvaient nous envelopper de toutes parts.

Le 17 Prairial, Moncey, suivant les ordres qu'il avait reçus, arriva devant Plaisance, et s'empara de la tête du pont. Mais l'ennemi défendant ce passage avec beaucoup d'artillerie, il fallut chercher un autre passage. A l'aide de quelques barques, il fit passer deux brigades : avec ces forces il attaqua Plaisance, dont il s'empara. Le 18, il trouva dans la ville des magasins considérables, et fit à l'ennemi 600 prisonniers. Il défit ensuite un corps de 1,000 hommes, qui venait en toute hâte former la garnison de la citadelle de Plaisance. Après ces deux actions, il fit

rétablir le pont de Plaisance, sur lequel devait passer, le lendemain, une partie de l'armée.

Le même jour, le général Lannes atteignit les rives du Pô vis-à-vis de la fameuse position de la Stradella. Les ponts volans détruits, il ne restait à ce général que quelques barques qu'on n'avait pu brûler, sur lesquelles il fit passer une brigade et demie. A trois heures, deux régimens autrichiens, forts de plus de 2,000 hommes, soutenus de quelques pièces d'artillerie, attaquèrent avec impétuosité les troupes débarquées. Déjà l'ennemi avait fait ployer notre centre lorsqu'on battit la charge. Le combat fut opiniâtre, mais l'ennemi fut enfin culbuté et mis en déroute : il laissa sur le champ de bataille 300 hommes tués ou blessés et 200 prisonniers.

Le 19, toute la division passa avec son artillerie.

Le 17, Bonaparte avait fait la proclamation suivante à l'armée, qui fut lue, à la tête des troupes rassemblées, quelques jours avant la bataille de Montebello.

*Proclamation de Bonaparte à
l'armée.*

Milan, le 17 prairial an VIII.

« Soldats ! un de nos départemens
« était au pouvoir de l'ennemi ; la
« consternation était dans tout le
« midi de la France.

« La plus grande partie du terri-
« toire ligurien, le plus fidèle ami
« de la république , était envahie.

« La république cisalpine, anéan-
« tie dès la campagne passée , était

« devenue le jouet du grotesque ré-
« gime féodal.

« Soldats ! vous marchez !..... et
« déjà le territoire français est dé-
« livré ! La joie et l'espérance suc-
« cèdent dans notre patrie à la
« consternation et à la crainte.

« Vous rendez la liberté et l'indé-
« pendance au peuple de Gênes. Il
« sera pour toujours délivré de ses
« éternels ennemis.

« Vous êtes dans la capitale de la
« Cisalpine.

« L'ennemi épouvanté n'aspire
« plus qu'à regagner ses frontières :
« vous lui avez enlevé ses hôpitaux ,
« ses magasins , ses parcs de ré-
« serve.

« Le premier acte de la campagne
« est terminé.

« Des millions d'hommes , vous
« l'entendez tous les jours , vous

« adressent des actes de reconnais-
« sance.

« Mais aura-t-on donc impuné-
« ment violé le territoire français ?
« laisserez-vous retourner dans ses
« foyers l'armée qui a porté l'alarme
« dans vos familles ? Vous courez
« aux armes !... Eh bien ! marchez
« à sa rencontre ; opposez-vous à
« sa retraite ; arrachez-lui les lau-
« riers dont elle s'est emparé ; et ,
« par-là , apprenez au monde que
« la malédiction du destin est sur
« les insensés qui osent insulter le
« territoire du grand peuple.

« Le résultat de tous nos efforts
« sera : *Gloire sans nuage , paix*
« *solide.*

« Signé BONAPARTE. »

Tandis que le général Lannes pas-
sait le Pô avec sa division vis-à-

vis Stradella , le général de la légion Cisalpine s'emparait de Lecco sur l'Adda. D'un autre côté, le général Duhesme occupait Crémone avec sa division : il y trouva des magasins considérables , sur lesquels M. Mélas comptait beaucoup pour l'approvisionnement de son armée.

Le général Murat avait intercepté, à Plaisance , divers courriers du général Mélas , dont les dépêches furent extrêmement intéressantes , et dans lesquelles il se plaignait au général Mosel de sa négligence à approvisionner les places fortes du Piémont et de la Lombardie , et surtout d'Alexandrie , qui était le seul point d'où son armée pût tirer des subsistances , et d'avoir été trompé sur la véritable force de l'armée française , qu'on lui avait dit être composée de 6,000 hommes au plus. Cette

découverte intéressante détermina Bonaparte à forcer bientôt le général Mélas à une bataille générale et décisive , de laquelle dépendrait le sort de l'Italie , et de l'une ou l'autre armée.

CHAPITRE XXXI.

*Bataille de Montebello. — Blocus
de Tortone.*

LE soleil n'avait point encore éclairé l'horizon que les avant-postes commencèrent à s'inquiéter : le canon tonnait, les bataillons prenaient leur direction ; notre artillerie légère et celle de la garde consulaire ripostaient vivement. Montebello , qui donna son nom à cette sanglante journée , fut pris et repris ; l'acharnement était égal de part et d'autre, mais le nombre ne l'était pas. Notre avant-garde , à peu près de 6,000 hommes d'infanterie et de 4,000 hommes de cavalerie, avait soutenu seule tout l'effort du combat ; mais la division Watrin

approchait, et venait d'effectuer son passage.

Sur ces entrefaites, six bataillons ennemis et plusieurs escadrons de troupes fraîches donnaient vivement sur notre avant-garde ; leur nombreuse cavalerie, profitant des avantages d'une prairie, chargea deux de nos régimens de hussards : le choc fut terrible et le carnage affreux : pendant deux heures ils eurent constamment l'avantage.

Enfin le général Watrin arriva : en un clin d'œil les affaires changèrent de face ; tous les corps reçurent la même impulsion : tous s'ébranlèrent à la fois. L'ennemi hésite, chancelle : il fuit comme un torrent qui l'entraîne. Les bleds, et surtout les seigles fort élevés, empêchaient qu'on se distinguât bien clairement : on courait l'un sur l'autre sans con-

naître ses forces respectives ; les terribles bayonnettes se croisaient , et portaient de tous côtés une mort certaine. Le courage impétueux l'emporta , les autrichiens ployèrent. La mitraille , tirée à bout portant , augmenta leur confusion : ils se retirèrent précipitamment sur Voghera , abandonnant le champ de bataille un peu plus vite qu'on a coutume de faire dans une simple retraite.

Six mille prisonniers , des pièces de canon , plusieurs généraux et quantité d'officiers de marque tués ou blessés , la terre jonchée de morts et de mourans , attestèrent nos efforts , et apprirent au général Mélas quels étaient les soldats qu'il avait à combattre.

Ce fut par les prisonniers qu'on apprit la reddition de Gênes , et sa capitulation honorable. Cette mal-

heureuse nouvelle fit sensation ; mais le succès qu'on venait d'obtenir en adoucît l'amertume. Ce qui fut , pour le moment , une véritable calamité à nos yeux , deux jours après augmenta nos triomphes gloire , puisque l'armée eut la gloire de combattre toutes les forces autrichiennes réunies , et de gagner une victoire à jamais mémorable.

Bonaparte assista à la bataille de Montebello : il était parti de Milan dans la matinée du 20 prairial pour se rendre à Pavie ; il n'y resta qu'une heure , monta à cheval , et passa le Pô pour rejoindre l'avant-garde qui était déjà aux prises avec l'ennemi.

La bataille de Montebello porta l'épouvante et le découragement chez les partisans de l'Autriche : ils prévirent justement que les évènements

qui allaient avoir lieu n'auraient plus pour but la conservation de l'Italie, mais la retraite de l'armée autrichienne.

Peu d'heures après la bataille de Montebello, le général Desaix, qui avait rendu de si grands services à l'armée d'Orient en Égypte, arriva au quartier-général à Bronni. Il fut accueilli avec transport par le premier consul et toute l'armée. Bonaparte lui donna à l'instant le commandement de deux divisions, et le fit un de ses lieutenans-généraux.

Le quartier-général de l'armée vint à Voghera le lendemain du combat de Montebello. Toute l'armée traversa la ville pour se porter sur Tortone, devant qui elle prit position en colonnes, par divisions. L'avant-garde cerna la place fort tranquillement. La journée se passa sans

rien de remarquable : on acquit seulement la certitude que l'armée ennemie était arrivée de Gênes, et que son quartier-général s'établissait dans Alexandrie.

Le 24 prairial, l'armée abandonna sa position du camp de Tortone pour marcher vers Alexandrie, où le général Mélas, pressé de tous côtés, concentrait ses forces. L'avant-garde fit halte à San-Juliano * en attendant l'armée. Aussitôt qu'elle fut arrivée, on s'avança dans la plaine en ordre de bataille : toute la cavalerie marchait en masse. On trouva l'ennemi au pont de la Bor-

* Hameau de trois fermes, à une lieue de Tortone, et situé à l'entrée de la plaine de Marengo. Le premier consul et les 1,000 hommes de sa garde, le quartier-général de l'armée et son énorme suite furent entassés dans cet endroit qui servit le lendemain à placer l'ambulance.

mida , d'où on essaya faiblement de le déloger. Nos dispositions annoncèrent assez que nous offrions la bataille ; mais , soit irrésolution du général Mélas , ou que toutes ses troupes ne fussent point arrivées de Gênes , soit peut-être aussi qu'il ne fût pas assez instruit de nos forces et de nos moyens , il la refusa. *

Bonaparte , avec sa garde à cheval et une pièce d'artillerie légère , côtoya Marengo. On le vit traverser la plaine , examiner attentivement le terrain , méditer profondément et donner fréquemment des ordres.

On lui amena plusieurs déserteurs , des prisonniers , et entre autres un officier de la légion de Bussy , por-

* Le général Mélas , par une certaine fatalité , ne voulut jamais croire les divers rapports qu'on lui fit sur l'armée française , et son incurie fut en partie cause de sa défaite.

tant la croix de Saint-Louis. Le premier consul les questionna tous avec beaucoup d'intérêt ; mais rien ne peut dépeindre leur surprise lorsqu'on leur dit : *Celui à qui vous venez de parler , qui a cette redingotte , est Bonaparte.*

L'armée vint coucher à San-Juliano : il était onze heures du soir. Elle s'endormit profondément sans s'inquiéter du lendemain.

CHAPITRE XXXII.

Bataille de Marengo. *

LE 25 prairial , à la pointe du jour , quelques coups de canon tirés à l'avant-garde firent mettre en un clin d'œil une partie de l'armée sous les armes. A huit heures , l'ennemi avait déployé peu de moyens de vigueur ; il tâtonnait les endroits faibles , et faisait ses dispositions en conséquence. Notre armée se forma aussi-

* *Marengo* , et non *Maringo* comme l'ont écrit la plupart des rapports officiels , est un assez gros village situé entre Tortone et Alexandrie , près la plaine San-Juliano. Comme ce lieu est destiné à tenir une place importante dans l'histoire , il est utile de rétablir son nom comme il doit être prononcé et écrit.

tôt sur deux lignes , ayant ses ailes soutenues d'un gros corps de cavalerie.

On ne fut véritablement instruit au quartier-général des intentions de l'ennemi que sur la fin de la matinée , car alors il se déploya successivement sur trois colonnes.

Le consul monta à cheval à onze heures , et se porta rapidement sur le champ de bataille , où il trouva l'action engagée sur tous les points : on se battait de part et d'autre avec un égal acharnement ; le canon et la mousqueterie s'animaient de plus en plus : un très - grand nombre de blessés , tant de la cavalerie que de l'infanterie , conduits et portés par leurs camarades , rétrogradaient d'une manière effrayante. La ligne des ennemis prit alors une si grande étendue , qu'elle

tenait plus de deux lieues. La Bormida , quoique rapide et profonde , était néanmoins guéable en plusieurs endroits. Les ennemis marquaient vers le pont un acharnement incroyable ; mais le point principal de l'action fut à San-Stéphano. De cet endroit ils pouvaient gagner Voghera avant nous , et nous couper toute retraite : aussi tous leurs efforts se dirigèrent-ils sur cette partie la plus faible. On ne douta plus alors qu'on eût affaire à toutes les forces autrichiennes réunies.

Des ordres furent donnés aux troupes disponibles qui étaient sur les derrières d'arriver promptement. Mais le corps de réserve que commandait Desaix était encore fort loin. L'aile gauche, sous les ordres du général Victor , commença à

plier ; l'infanterie se retirait en désordre , et notre cavalerie était vivement repoussée ; le feu se rapprochait. Au centre , un roulement épouvantable se fit entendre , et cessa tout à coup sur la Bormida.

Bonaparte , instruit que la réserve du général Desaix n'était pas encore prête , se porta lui-même à la division Lannes pour ralentir son mouvement de retraite. Cependant l'ennemi s'avancait : il ordonna différens mouvemens à la soixante-douzième brigade ; il voulut même prendre l'ennemi en flanc , et charger à la tête de cette demi-brigade : mais un cri sortit de tous les rangs : *Nous ne voulons pas que le premier consul s'expose !* Et l'on vit alors une lutte intéressante du soldat qui , oubliant le danger , ne pensait qu'à celui que courait son chef.

Sa présence ranima la confiance : plus d'un soldat préféra la mort, en soutenant la retraite, au déplaisir de le rendre témoin de sa fuite.

La retraite se fit bientôt par échiquier, sous le feu de quatre-vingts pièces d'artillerie qui précédaient la marche des bataillons autrichiens, et vomissaient dans nos rangs une grêle de boulets et d'obus. Rien ne put ébranler nos bataillons ; ils se serrèrent et manœuvrèrent avec le même sang froid que s'ils eussent été à l'exercice ; le rang qui venait d'être éclairci se trouvait aussitôt rempli par d'autres braves. Jamais on ne vit un mouvement plus régulier et plus imposant.

L'ennemi se croyait assuré de la victoire. Une cavalerie nombreuse, soutenue de plusieurs escadrons d'ar-

tillerie légère, déborda notre droite ; et menaça de tourner l'armée.

Les grenadiers de la garde des consuls, qui n'avaient pas encore pris une part active au combat, s'avancèrent pour soutenir la droite, et reçurent trois charges successives sans être ébranlés : ils entourent leurs drapeaux et leurs blessés en bataillon carré, épuisent leurs cartouches, se hâtent lentement et avec ordre, et regagnent l'arrière-garde étonnée de leur sang froid.

Cependant, on battait en retraite de toutes parts, le centre fléchissait ; l'ennemi dépassait et tournait nos ailes : à l'aile droite, surtout, il paraissait avoir un succès marqué ; vers l'aile gauche, il pouvait nous prévenir au quartier-général. La garnison de Tortone, découvrant notre

déroute, venait de faire une sortie : de tous côtés nous étions enfoncés.

Bonaparte , toujours au centre , encourageait le reste de braves qui défendaient la route et le défilé qu'elle traversait , fermés d'un côté par un bois , et de l'autre par des vignes très-élevées et touffues. Le village de Marengo flanquait à gauche cet endroit mémorable.

Que de sang fut versé en ce lieu ! que de braves gens y périrent ! Le courage le plus indomptable eut sans cesse à lutter contre le nombre croissant d'ennemis acharnés. Notre artillerie , en partie démontée ou prise , avait peu de munitions. Trente pièces de canon , activement servies , foudroyaient , coupaient en deux les hommes et les arbres , dont les branches , dans leur chute , ékra-

saient encore les malheureux qui n'étaient que blessés.

Enfin, à quatre heures après-midi, dans un rayon de deux lieues au plus, il ne restait pas 6,000 hommes d'infanterie présens à leurs drapeaux, 1,000 chevaux et six pièces de canon en état de faire feu. Un tiers de l'armée était hors de combat : le défaut de voitures pour le transport des malades fit que plus d'un tiers était occupé à ce service : la faim, la soif, la fatigue avaient forcé un grand nombre d'officiers de s'absenter, et l'on sait ce que produit l'absence des chefs ! les tirailleurs, pour la plupart, avaient perdu la direction de leurs corps. Enfin, ce qui restait de l'armée, occupé à défendre vigoureusement le défilé dont nous avons parlé, ne songeait nullement à ce qui se passait derrière.

Dans ce moment affreux où les morts et les mourans jonchaient la terre , Bonaparte bravait la mort au milieu des boulets qui soulevaient la terre sous les jambes de son cheval : au milieu de tous les combattans qui tombaient autour de lui à chaque instant , il donnait des ordres avec son sang froid ordinaire : il voyait approcher l'orage sans le craindre. * Tous ceux qui l'apercevaient , oubliant le danger qui les menaçait eux-mêmes , disaient : *S'il allait être tué ! Pourquoi ne se retire-t-il pas ?*

L'ennemi , ne pouvant forcer le défilé sur lequel s'était repleyee la plus grande partie de nos troupes combattantes , avait établi une ligne formidable , sous la protection de

* *Impavidam ferient ruinae.* HOR.

laquelle il jetait son infanterie dans les vignes et les bois. Sa cavalerie , rangée en bataille par-derrière, n'attendait que le moment de nous en voir chassés pour se précipiter sur nos rangs épars. Si ce dernier malheur fût arrivé, tout était perdu sans ressource, et Bonaparte eût été pris ou tué.

Cependant la fortune et la victoire qui , pendant une grande partie de la journée, semblaient avoir abandonné nos drapeaux , commencèrent à paraître avec les divisions de Monnier et de Desaix ; fidelles à Bonaparte , elles vinrent planer sur nos têtes et nous servir de guides.

Malgré dix lieues d'une marche forcée , ces divisions arrivèrent d'un pas de course ; elles avaient oublié leurs besoins , et n'étaient pressées que de la soif de nous venger. L'af-

fluence des fuyards et des blessés qu'ils rencontrèrent aurait pu attiédir leur courage ; mais , les yeux fixés sur Desaix , ils ne savent avec lui que braver les dangers et voler à la gloire.

Du plus loin que l'on aperçut ces renforts , l'espérance et la joie rentrèrent dans tous les cœurs. L'ennemi, harassé et fatigué de ses succès qui lui coûtaient si cher , était toujours arrêté par nos braves, qui, ignorant le secours qui arrivait , étaient résolus de périr dans ces nouveaux Thermopyles plutôt que de rétrograder.

Le général Mélas commit une grande faute dans cette journée : trouvant trop d'obstacles au centre , il crut , en étendant ses ailes , nous cerner et nous couper entièrement ; il y porta ses forces , s'imaginant

avoir assez masqué son mouvement , et pouvoir nous contenir par son artillerie. C'est ainsi que , ne pouvant découvrir ce qui se passait de notre côté , et ignorant le renfort qui nous arrivait , il se prépara un revers inévitable. Bonaparte , toujours placé au poste d'honneur , et à qui rien n'échappait , saisit l'occasion ; ses ordres volèrent de toutes parts.

Aussitôt que le premier bataillon de la division du général Desaix eut atteint la hauteur , il se forma en colonnes serrées ; chacun garda sa distance , chacun reçut ses instructions.

Bonaparte , le général en chef , les généraux , les officiers de l'état-major parcoururent les rangs , et partout inspirèrent la confiance qui précède et enfante les grands succès. Cette opération dura une heure qui fut terrible à passer ; car l'artillerie

autrichienne nous foudroyait; chaque volée emportait des rangs entiers : on recevait la mort sans bouger, et l'on resserrait les rangs sur les cadavres de ses camarades.

Tout est prévu, tout est calculé ; les bataillons bouillonnent d'impatience ; le signal est donné, le terrible pas de charge se fait entendre, tous les corps s'ébranlent à la fois : la fougue française, telle qu'un torrent, entraîne tout ce qui s'oppose à son passage ; en un clin d'œil le défilé est franchi : partout l'ennemi est culbuté ; mourans, vivans, blessés et morts sont foulés aux pieds.

Chaque chef, parvenu sur le revers du défilé, et prêt à entrer dans la plaine, fit ranger sa division en bataille. Notre ligne présenta alors un front formidable. On mit en batterie les pièces d'artillerie à mesure

qu'elles arrivèrent : elles vomirent la mort à bout portant sur les ennemis épouvantés. Ils reculèrent ; leur immense cavalerie chargea en masse avec fureur ; mais le feu continuel et nourri de la mousqueterie, la mitraille et la terrible bayonnette l'arrêtèrent court. Un de leurs caissons sauta en l'air , et mit le désordre dans leurs rangs ; ce désordre naissant se cacha dans la fumée : les cris des vainqueurs et des vaincus augmentèrent la terreur ; enfin tout s'ébranla , tout ploya , tout fuit. La cavalerie française , profitant de ce commencement de déroute , se précipita dans la plaine , et, par son audace , cacha son petit nombre : sans crainte d'être entamée , elle marcha à l'ennemi. A droite , Desaix sauta les fossés , franchit les haies , culbuta , foula , écrasa tout ce

qui s'opposa à son passage. Sur la gauche , la division rivalisa en vitesse , emporta Marengo , et vola vers la Bormida.

Le général Murat , avec sa cavalerie et le centre de l'armée , s'avança alors dans la plaine à demi-portée de canon. Il inquiéta le centre de l'ennemi , précipita et suivit son mouvement , tint en échec un corps énorme de cavalerie qui ne put manœuvrer que sous le feu de trois pièces de canon et d'un obusier. Notre infanterie fut prête à le tourner , ayant moins de distance à parcourir pour arriver au pont , et lui couper à notre tour ce point principal de sa retraite.

L'intrépide Desaix , ayant obliqué vivement à droite sur San-Stéphano , coupa entièrement l'aile gauche autrichienne. Au même instant , Kel-

lermann fils, avec 800 chevaux réunis de plusieurs régimens, fit mettre bas les armes à 6,000 grenadiers hongrois. Le général Zag, chef de l'état-major, fut pris par un cavalier du deuxième régiment.

C'est au moment de son triomphe, c'est après avoir sauvé l'armée, et peut-être sa patrie, que le général Desaix fut atteint d'une balle mortelle : la mort de cet officier distingué, dont la France pleurera longtemps la perte, enflamma d'une nouvelle ardeur les braves qu'il commandait ; tous, brûlant de le venger, se précipitèrent avec fureur sur la première ligne de l'infanterie ennemie qui résista après s'être repliée sur la seconde ligne.

L'ennemi avait encore une troisième ligne d'infanterie, soutenue du reste de l'artillerie et de la cava-

lerie. On marcha avec impétuosité contre cette ligne qui fut mise en déroute et obligée de se replier avec précipitation.

L'ennemi , en désordre , arriva sur le pont de la Bormida : on s'y battit pendant une heure dans les ténèbres. La nuit seule sauva les débris de l'armée autrichienne.

Cette journée coûta à l'ennemi douze drapeaux , vingt-six pièces de canon , 13,000 hommes , dont 3,000 tués , 3,000 blessés et 7,000 faits prisonniers , 7 de ses généraux ; et plus de 400 de ses officiers furent blessés.

Les français eurent 800 hommes de tués , 2,000 blessés et 1,100 faits prisonniers. Parmi les blessés se trouvèrent quatre généraux de brigade.

Jamais combat ne fut plus opiniâtre ; jamais victoire ne fut dis-

putée avec plus d'acharnement : les deux armées se trouvèrent engagées pendant quatorze heures à portée du mousquet.

Ainsi se termina la mémorable journée de Marengo, dont les résultats furent si brillans, qu'ils ont passé toutes les espérances. En effet, quel est l'homme qui eût pensé que, dans moins de cinquante jours, une armée formidable se serait formée sur le territoire de la république, aurait franchi des montagnes inaccessibles, vaincu des difficultés que la nature ne semble avoir créées que pour attester à l'univers qu'il n'en est point que les français ne puissent surmonter : forcé les débouchés dans les plaines du Piémont ; passé la Sessia, le Tésin et le Pô en présence d'un ennemi formidable ; battu à Montebello l'élite de l'armée autrichienne,

après s'être emparé de tous ses magasins ; et remporté , sur toute cette armée réunie en forces infiniment supérieures à Marengo une victoire d'autant plus glorieuse , qu'elle fut vaillamment disputée , et que ses résultats ont été tels , qu'aucune autre n'en a jamais produit d'aussi prompts ni d'aussi brillans ?

Une seule journée suffit pour remettre en notre pouvoir toutes les places de la Lombardie , toutes celles du Piémont , et cette ville de Gênes , * défendue avec tant de courage , de constance et d'habileté , et qui ne

* La défense de la ville de Gênes par le général Masséna sera toujours regardée comme un des derniers efforts de la tactique , de la bravoure et de l'intrépidité française. L'histoire , en burinant ce siège , ne doit omettre aucuns détails , c'est à elle à transmettre à la postérité ce que peuvent des français , lorsqu'ils sont commandés par un chef qui a leur confiance et leur amitié.

fut momentanément cédée à nos ennemis que pour les convaincre que leurs avantages, dans la guerre qu'ils s'obstinaient à prolonger, ne pouvaient qu'être éphémères. *

De tels évènements n'entrent point dans le calcul le plus hasardé de ce que peut la valeur éprouvée, dirigée par le génie ; ils étonnent même de la part de ceux qui, jusqu'ici, ne nous ont accoutumé qu'à des prodiges.

Immortelle journée de Marengo ! tu ne cesseras d'être féconde en grands souvenirs. Mais au sentiment d'admiration qu'excitèrent les exploits qui l'ont illustrée, se mêleront toujours les regrets que nous avons donnés

* Depuis huit ans la coalition devait se désabuser de sa prétendue supériorité ; mais elle n'a voulu acquérir une certitude, à cet égard, qu'après des revers terribles et des désastres affreux.

à la perte du brave Desaix et de tant de guerriers que , comme lui , tu as vu périr au champ de l'honneur..... *

Le lendemain de cette fameuse bataille , le général Mélas fit demander aux avant-postes français qu'il lui fût permis d'envoyer , au quartier-général , le général Skal pour traiter de la convention mémorable dont le texte suit. En la lisant , on verra quels avantages immenses elle promettait à la France ; et qui furent , pour ainsi dire , réalisés par la suite ; c'est elle , de plus , qui précéda le traité de Lunéville. Cette pièce est de trop haute importance pour ne la pas relater en entier.

ART. I^{er}. Il y aura armistice et

* La mort d'un héros est un jour de deuil au sein même des plus éclatans triomphes.

suspension d'hostilités entre l'armée de sa majesté impériale , et celle de la république française en Italie, jusqu'à la réponse de la cour de Vienne.

II. L'armée de sa majesté impériale occupera tous les pays compris entre le Mincio , la Fossa Maëstra et le Pô ; c'est à dire , Peschiera , Mantoue , Borgoforte : et depuis là , la rive gauche du Pô ; et à la rive droite , la ville et la citadelle de Ferrare.

III. L'armée de sa majesté impériale occupera également la Toscane et Ancône.

IV. L'armée française occupera les pays compris entre la Chiesa ; l'Oglio et le Pô.

V. Le pays entre la Chiesa et le Mincio ne sera occupé par aucune des deux armées. L'armée de sa ma-

jesté impériale pourra tirer des vivres du pays qui faisait partie du duché de Mantoue. L'armée française tirera des vivres des pays qui faisaient partie de la province de Brescia.

VI. Les châteaux de Tortone , d'Alexandrie , de Milan , de Turin , de Pizzigitone , d'Arona , de Plaisance seront remis à l'armée française , du 27 prairial au premier messidor , ou du 16 au 20 juin.

VII. La place de Coni , les châteaux de Céva , Savonne , la ville de Gênes , seront remis à l'armée française , du 16 au 24 juin , ou du 27 prairial au 2 messidor.

VIII. Le fort Urbin sera remis le 26 juin (7 messidor.)

IX. L'artillerie des places sera classée de la manière suivante :

1°. Toute l'artillerie des calibres et fonderies autrichiennes appartiendra à l'armée autrichienne.

2°. Celle des calibres et fonderies italiennes , piémontaises et françaises , à l'armée française.

3°. Les approvisionnemens de bouche seront partagés ; moitié sera à la disposition du commissaire-ordonnateur de l'armée française, et moitié à celle du commissaire-ordonnateur de l'armée autrichienne.

X. Les garnisons sortiront avec les honneurs militaires , et se rendront , avec armes et bagages , par le plus court chemin , à Mantoue.

XI. L'armée autrichienne se rendra à Mantoue par Plaisance , en trois colonnes (suivant les époques où elles doivent se mettre en marche.)

XII. (Nomination des commis-

saires, à l'effet de pourvoir aux détails de l'exécution de la convention.)

XIII. Aucun individu ne pourra être maltraité pour raisons de services rendus à l'armée autrichienne, ou pour opinions politiques. Le général en chef de l'armée autrichienne fera relâcher les individus qui auraient été arrêtés dans la république cisalpine pour opinions politiques, et qui se trouveraient dans les forteresses sous son commandement.

XIV. Quelque soit la réponse de Vienne, aucune des deux armées ne pourra attaquer l'autre qu'en se prévenant dix jours d'avance.

XV. Pendant la suspension d'armes, aucune armée ne fera des détachemens pour l'Allemagne.

*Faits particuliers relatifs à la
journée de Marengo. — Anec-
dotes sur Bonaparte.*

Pour ne pas interrompre la rapidité de la narration de la campagne de Marengo, nous avons omis plusieurs faits intéressans qui doivent trouver ici leur place.

*Sur le grand Saint-Bernard et son
hospice.*

C'est une montagne de Suisse et de Savoie entre le Vallais et le val d'Aost, à la source de la Drance et de la Doria. Le froid y est excessif, même au milieu de l'été. Pas

un seul arbuste , pas un seul arbrisseau n'y annonce l'empire de la végétation ; nulle herbe , nulle feuille n'y offre le spectacle d'une douce verdure ; jamais les oiseaux ne viennent se reposer en ces lieux. La nature s'est plu à rendre cet endroit tout à fait sauvage. Une vaste étendue de neige monotone et attristante , des rochers grisâtres , des glaces amoncelées , une immense perspective de chaînes de montagnes toujours blanches , un silence effrayant , et qui n'est interrompu que par le spectacle des nuages qui tantôt semblent se précipiter aux pieds des monts , et tantôt qui vous enveloppent : telles sont les beautés sombres que la nature offre au voyageur sur ces points élevés de notre hémisphère.

C'est sur le sommet de ce mont ,

qui est toujours couvert de neige , qu'on voit un hospice où les religieux reçoivent , avec humanité et *gratis* , tous les voyageurs , pendant trois jours , sans aucune distinction de catholique et de protestant. *

Dans les tems nébuleux et orageux , les religieux se dispersent pour servir les malheureux voyageurs dont ils entendent les cris , et les apportent au couvent transis de froid et de frayeur ; des chiens qu'ils ont dressés les aident à découvrir les malheureux ensevelis sous la neige ; leurs aboiemens raniment l'espérance , et les gui-

* Cet hospice fut fondé au dixième siècle par Bernard de Menthon , gentilhomme savoyard , qui en a fondé un plus petit sur une montagne voisine qui a pris le nom de Saint-Bernard.

Ce Bernard de Menthon était un peu philosophe pour le dixième siècle.

dent lorsqu'ils peuvent encore marcher.

C'est dans ces lieux que 180 français de la dix-huitième demi-brigade de ligne ont passé l'hiver pour garder le grand et le petit Saint-Bernard , le Simplon, le Mont-Genève, le Mont-Cénis , etc. Que l'on juge combien leur service a dû être pénible !

Lorsque Bonaparte passa par Genève pour se rendre en Italie, il séjourna dans cette ville. Le lendemain de son arrivée , il manda les différens corps de la ville , qui lui furent présentés par le préfet. Le maire lui adressa un compliment agréablement tourné : il y répondit d'une manière à la fois honnête et flatteuse. Après ces discours de cérémonie , il parla au maire avec une aimable familiarité :

« Je sais , dit-il , que les genevois
« regrettent un peu leur indépen-

« dance ; mais leur réunion à la ré-
 « publique française les rendra plus
 « heureux. Vous verrez qu'à la paix,
 « ajouta-t-il , vous verrez que votre
 « commerce fleurira , et qu'en peu
 « d'années vous parviendrez à un
 « haut degré de prospérité. Le voi-
 « sinage de Carrouge vous donnait
 « des désagrémens ; vous n'étiez pas
 « exempts de dissensions intestines :
 « désormais vous goûterez ce calme
 « qui est le gage le plus sûr du bon-
 « heur public. Je ne vous dis point
 « cela comme *premier magistrat de*
 « *la république française* ; je vous
 « parle comme un voyageur qui
 « croit connaître vos vrais intérêts. »

A la bataille de Marengo , Bona-
 parte avait une redingotte grise ,
 comme dans la première campagne
 d'Italie. Les généraux , les officiers

lui criaient sans cesse que sa place n'était pas au milieu du feu : ce qui ne l'empêcha pas de passer la revue de l'armée sous le feu terrible d'une artillerie formidable. Bonaparte, au pas, mit les troupes en bataille, et les vit à cheval. Quelqu'un lui observa qu'il était étonnant qu'aucun de ceux qui étaient avec lui n'eût été tué ; *ils étaient avec moi*, répondit-il, *ma fortune les préservait.*

L'armée française était ébranlée, et commençait à se battre en retraite, lorsque la présence du premier consul ranima son courage : *Enfans*, leur dit-il ; *souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille.*

En revenant de la bataille de Marengo, il rencontra une grande quan-

tité de soldats blessés ; il dit , en voyant souffrir ces braves gens : *On regrette de n'être pas blessé comme eux pour partager leurs douleurs !*

Beaucoup de grenadiers hongrois et allemands , faits prisonniers à la bataille de Marengo , et qui avaient vu Bonaparte en l'an V , le reconnurent en passant auprès de lui , et se mirent à crier avec une espèce de satisfaction : *Vive Bonaparte !*

Le général Mélas , à l'affaire de Marengo eut deux chevaux tués sous lui et une contusion au bras. Il fit dire au premier consul , sur la fin de l'action : *Pour dieu , monsieur , faites cesser le carnage ; je consens à tout.*

Bonaparte fit présent à ce général

d'un sabre turc rapporté d'Egypte : c'est l'aide-de-camp Lacuée qui le lui présenta. M. Mélas lui dit : *Il me tarde que nous ayons la paix , à laquelle je vais contribuer de toutes mes efforts , pour aller voir le général Bonaparte à Paris. J'irais le voir , fût-il même en Egypte.*

Quatre fois , pendant le combat , nous avions été en retraite, et quatre fois nous avions été en avant. Lorsque les grenadiers de la garde des consuls furent placés , à trois heures de l'après-midi , dans la superbe plaine de San - Juliano comme une *redoute de granit* , rien ne put l'entamer : cavalerie , infanterie , artillerie , tout fut dirigé contre ce bataillon. Ce fut alors que l'on vit ce que peut vraiment une poignée de gens de cœur.

La bataille paraissait perdue, l'armée était en pleine retraite, lorsque Bonaparte, qui commandait en personne, dit et fit dire à l'armée de ne pas perdre courage, qu'il arrivait une division, et que bientôt nous allions ressaisir la victoire. Dix minutes après arriva cette division; la charge fut battue de toutes parts, et l'ennemi mis en pleine déroute.

On lit dans une relation de la bataille de Marengo, par un grenadier de l'armée de Réserve, le passage suivant :

« Vers les huit heures, nous nous
 « mîmes en marche pour nous rendre
 « au champ d'honneur : nous y
 « arrivâmes à onze heures. Le pre-
 « mier spectacle qui se présente
 « à nos yeux n'est autre chose
 « qu'une grande quantité de nos
 « frères d'armes qu'on rapportait

« bras ou jambes emportés , d'autres
« criblés de balles ou de mitraille.
« Nous voyons que le combat est
« de la dernière importance ; nous
« nous élançons en course vers l'en-
« nemi , afin de venger nos frères
« d'armes. Arrivés à la hauteur de
« bataille , le premier consul se pré-
« sente à nous , et demande quelle
« est cette demi-brigade ; on lui
« répond : cinquante-neuvième de
« ligne. — *Allons* , dit - il , *braves*
« *militaires* , *déployez vos dra-*
« *peaux ; voilà le moment de vous*
« *signaler : je compte sur votre*
« *courage pour venger vos cama-*
« *rades*. Nous lui répliquâmes que
« c'était notre intention. Dans l'ins-
« tant où le premier consul s'arrê-
« tait vers nous , les obus , la mi-
« traille et les boulets sautaient à
« ses côtés : cinq hommes de la

« sixième compagnie tombent d'un
 « bloc aux pieds de son cheval :
 « il se retourne d'un air froid vers
 « l'ennemi , et nous dit : *Allons,*
 « *mes amis , la charge.* Les soldats
 « se donnent à peine le tems que la
 « colonne soit déployée , et nous
 « coufons sur les pièces de posi-
 « tion à la bayonnette, etc.... »

Lorsqu'on vint, au milieu du plus fort du feu , annoncer à Bonaparte la mort du général Desaix , il ne lui échappa que ces seuls mots : *Pourquoi ne m'est-il pas permis de pleurer !*

Lorsque Bonaparte passa par Dijon pour aller rejoindre l'armée de Réserve , il fut harangué par les autorités constituées. Dans la réponse du premier consul , on remarqua cette phrase :

« Les rois n'ont pas voulu la paix
« que nous leur avons offerte ; il nous
« faut combattre encore pour les y
« contraindre. »

Et cette dernière :

« Rendez impartialement la jus-
« tice , car vous n'avez plus à ré-
« pondre qu'à votre conscience.
« Continuez à justifier auprès du
« peuple la confiance et le choix
« du gouvernement. »

Dans le fort de la bataille de Ma-
rengo , le général en chef de l'armée
d'Italie (Berthier) venant instruire
le premier consul que l'armée tombait
en déroute , ce héros lui répondit :
*Général !..... vous ne m'annoncez
pas cela de sang froid. **

* L'histoire a buriné ce beau trait de grandeur et
de magnanimité , c'est aussi à la poésie à le chanter.

Dans une épître à Virgile , sur la bataille de Marengo , on remarque avec plaisir les vers suivans , pleins de feu et de verve.

Marengo désormais est une autre Pharsale *

Où les destins du monde ont été balancés.

Peins-nous tous ces soldats , l'un sur l'autre élancés ,

Qui , dans les deux partis , n'adorant que la gloire ,

Ont pris , cédé , sans honte , et repris la victoire.

Peins ce jeune héros que le destin guida

Des bords fangeux du Nil aux rives de l'Adda.

Virgile , tu le dois : ce rival d'Alexandre ,

Charmé de tes écrits , vint honorer ta cendre.

Ton laurier est encore humide de ses pleurs ,

Et l'écho mantouan répète ses douleurs.

Andès , où tu naquis , graces à son courage ,

* La pensée de ce vers manque de justesse.

A Pharsale , les romains divisés combattaient pour le choix d'un maître.

A Marengo , les français unis se battaient pour soutenir leur indépendance et leur liberté.

A Pharsale , c'était l'ambition qui guidait les étendards des deux armées.

A Marengo , c'était la conquête d'une paix longtemps désirée qui dirigea nos braves phalanges.

Lève un front dégagé du sceau de l'esclavage ,
 Et ne fait plus ombrage aux voyageurs errans.
 Peins ce jeune héros qui traverse les rangs ,
 Opposant aux germains l'intrépide colonne ,
 Dont la mâle assurance éponyante Bellone ;
 Qui d'un roc de granit * offre la dureté ,
 L'imperturbable masse et l'immobilité. **
 Peins de l'airain tonnant les bouches enflammées ,
 D'un tourbillon de feu couvrant les deux armées ;
 Berthier , Victor , Murat , que la gloire conduit ,
 Combattant à travers la fumée et le bruit ;
 Le jeune Beauharnais , doux espoir de sa mère ,
 Surpassant les exploits de son valeureux père ;
 Et Bonaparte , enfin , que préserve le sort ,
 Sans pouvoir la trouver , cherchant partout la mort.

Veut-on juger de la loyauté et de
 la grandeur d'ame de Bonaparte ,
 examinez le degré de confiance que
 ses ennemis ont en sa personne.

Quelques heures avant le blocus
 de la citadelle de Milan et de la

* Les grenadiers de la garde des consuls.

** Ce vers mérite d'être retenu. On peut le mettre
 dans la classe du petit nombre de ceux qui rendent
 une imitation fidelle de l'objet qu'on veut peindre.

prise de la ville , lors de la campagne de Marengo , le commandant autrichien conseillait au ci-devant prince de Rohan de partir avec son corps pour Mantoue , et ne lui dissimulait pas le danger qu'il courait en tombant entre les mains des français. Celui-ci lui répondit : *Assuré de la loyauté de Bonaparte et de son armée , je m'abandonne à la fortune .*

Un officier de la vingt-huitième demi-brigade d'infanterie , qui avait été fait prisonnier au commencement de la bataille de Marengo , dit à son retour : *J'ai vu quelques déroutes depuis que je fais la guerre , mais je n'en ai jamais vu de semblable.* Il fut porté , en traversant le pont de la Bormida , l'espace de 500 pas sans toucher la terre. Cavalerie , in-

fanterie, artillerie, tout voulait passer à la fois, une grande partie se jeta à l'eau, et beaucoup se noyèrent.

CHAPITRE XXXIII.

Retour de Bonaparte à Milan. — Réorganisation de la république cisalpine. — Départ de Bonaparte pour Paris.

APRÈS la mémorable bataille de Marengo , Bonaparte se disposa à retourner à Milan. Il envoya le général Kellermann au général Massena , et lui ordonna de veiller à la reddition de Gênes , et à ce que les anglais , qui étaient maîtres du port , et dont on connaissait la déloyauté , n'emportassent aucun canon , et ne causassent aucun dommage dans la ville et les forts. Il traversa de nouveau Pavie , * où il s'arrêta quelque tems.

* Ancienne et célèbre ville d'Italie , qui faisait

Il en repartit le 27 prairial pour se rendre à Milan , * où il arriva le lendemain. Il y fut reçu aux acclamations d'un peuple immense qui le regardait comme le libérateur de l'Italie. Le 29, il assista , avec tout son état-major , au *Te Deum* qu'on

autrefois partie du duché de Milan. Le vicomte de Lantrec la saccagea en 1527 , pour venger l'affront qu'y reçut François premier à la fameuse bataille qu'il y perdit en 1525. Le duc de Savoie et le prince Eugène la prirent en 1706. Les français la reprirent en 1733 ; les français et les espagnols la reprirent de nouveau en 1745 ; mais les autrichiens s'en emparèrent en 1746.

C'est la patrie du célèbre Boëce , du pape Jean XXVIII , du fameux Jérôme Cardan et de Lanfranc. Elle est à sept lieues de Milan.

* Une des plus grandes et des plus belles villes du monde, jadis capitale du duché de ce nom , et aujourd'hui chef-lieu de la république cisalpine. On y compte environ 100,000 âmes. On y admire beaucoup d'églises superbes et de palais magnifiques. Elle communique à l'Adda et au Tésin par deux canaux. C'est la patrie de plusieurs hommes illustres.

chanta dans la métropole de cette ville , en l'honneur de la délivrance de l'Italie et de la gloire des armées françaises.

Il s'occupa ensuite des moyens de réorganiser la république cisalpine. Il créa une consulte chargée de préparer cette organisation , et de rédiger les lois et les réglemens relatifs aux différentes branches de l'administration publique. Il établit dans Milan un ministre extraordinaire du gouvernement français , chargé de toutes les relations avec le gouvernement cisalpin. Il forma un gouvernement provisoire , exercé par une commission extraordinaire de neuf membres , qui réunirent tous les pouvoirs de la république , excepté le pouvoir judiciaire et le pouvoir législatif. Enfin il ne négligea aucun moyen de réorganiser cette

intéressante république sur des bases fixes , solides et équitables , qui lui assurent désormais sa force et son indépendance , et telle qu'elle fut reconnue par l'empereur et la plus grande partie des puissances de l'Europe.

Dans cet intervalle , en vertu des conditions de l'armistice , les places de Tortone , Turin , Alexandrie , Coni , Céva , Savone , Pizzigitone et Gênes furent successivement occupées par les troupes françaises , aux époques convenues , et l'armée autrichienne se retira en trois colonnes sur Mantoue.

Avant de s'éloigner de Milan , Bonaparte ordonna que le corps du général Desaix serait transporté au couvent de Saint-Bernard , où il lui serait élevé un mausolée.

Il dit aux patriotes milanais :

« Laissez dire la messe : le peuple
 « est souverain. S'il veut sa reli-
 « gion, respectez sa volonté. »

Il dit aux prêtres de cette même ville, assemblés en consistoire :

« Les amis naturels de l'Italie
 « sont les français. Que pouvez-vous
 « attendre des protestans, des grecs,
 « des musulmans qu'on vous a en-
 « voyés ? Les français, au contraire,
 « sont de la même religion que vous.
 « Nous avons bien eu quelques dis-
 « putes ensemble, mais tout cela se
 « raccommode et s'arrange. »

Après avoir pris toutes les dispositions qui caractérisent le guerrier consommé et le grand politique ; après avoir réglé les services de toutes les administrations, le 7 messidor, Bonaparte prit la route de Turin, descendit à la citadelle, au milieu d'un peuple nombreux qui

l'accompagna en faisant retentir les airs des cris de *vive Bonaparte ! vive le premier consul !* Il visita la citadelle qu'il trouva superbe , et repartit sur-le-champ de cette ville , * traversa le Mont-Cénis , passa à Chambéry , et arriva à Lyon le 9 à cinq heures du soir. Son intention fut de se dérober aux honneurs qu'on voulait lui rendre : mais , malgré toutes les précautions qu'il fit prendre pour cela , la nouvelle de son arrivée se répandit dans toute la ville , et

* Turin, capitale du Piémont, était autrefois le lieu de la résidence du roi de Sardaigne. Elle est située dans un terrain uni , entre le Pô au levant , et la Doria au nord-ouest. Elle est entourée d'un rempart terrassé , et revêtue de bonnes murailles , d'un large fossé défendu par des bastions : ce qui en fait une place régulièrement fortifiée , et très-bien entretenue. Elle a souffert plusieurs sièges ; mais le plus mémorable fut celui qu'elle soutint en 1706 , et que le duc d'Orléans fut obligé de lever , après avoir été forcé dans ses lignes par le prince Eugène.

aussitôt , au bruit du canon , le peuple , les négocians et toutes les classes réunies par l'unanimité de l'admiration et de la reconnaissance , remplirent les quais , les ponts , les rues et les toits , en criant : *C'est Bonaparte !* Les applaudissemens , les *vivat* , les *bravo* durèrent jusqu'à la nuit , mêlés aux fanfares et aux salves d'artillerie.

Le préfet , les généraux , les principaux fonctionnaires publics , les membres de l'institut coururent chez lui. On le vit , on l'entendit ; on obtint enfin qu'il resterait à Lyon jusqu'à midi du lendemain , décadi. Il promit ; mais une grande pensée agita son cœur , et sembla comme absorber son esprit. Le préfet Verninac le devina : *Ces ruines vous fatiguent.....* , lui dit-il ; *j'en effacerai le souvenir amer.*

Le lendemain à neuf heures du matin, Bonaparte , au milieu d'un superbe cortège et de 50,000 lyonnais, se mit en marche et arriva à Belle-Cour, jadis la plus belle place de l'Europe, aujourd'hui le *champ de la destruction*..... pour poser la première pierre, et commencer enfin la réédification des fameuses façades qu'on avait eu l'atrocité de démolir après le siège.

On avait eu le tems d'improviser , pendant la nuit du 9 au 10, une médaille en bronze : elle fut présentée au premier consul un instant avant qu'il posât la première pierre des façades ; il la reçut en souriant, et dit au préfet d'assurer les lyonnais que bientôt cette place recouvrerait son ancienne splendeur, et que les fabriques de Lyon , réduites à 4,000 , seraient portées avant

deux ans à plus de 25,000. Il posa ensuite la médaille , renfermée dans une boîte de plomb , sous les fondemens du nouvel édifice.

Cette médaille représente d'un côté l'effigie de Bonaparte , avec cette légende :

A BONAPARTE,

RÉÉDIFICATEUR DE LYON ,

VERNINAC , PRÉFET,

AU NOM DES LYONNAIS RECONNAISSANS.

De l'autre côté , une guirlande de chêne , au milieu de laquelle était écrit :

VAINQUEUR A MARENGO ,

DEUX FOIS

CONQUÉRANT DE L'ITALIE ,

IL POSAIT CETTE PIERRE

*Le 10 messidor an VIII de la république ,
premier de son consulat.*

Après cette auguste cérémonie,

il se rendit chez le préfet , où un déjeûner l'attendait. Il fut convive aimable , comme il fut redoutable aux combats ; c'était Alexandre dînant avec ses amis le jour qu'il fondait Alexandrie. On chanta ensuite des couplets , dont voici les meilleurs :

Guerriers , quoi ! ce convive aimable ,
 Et ce héros si redouté ,
 Ce Bonaparte si vanté
 Se trouve assis à cette table !
 Ah ! qu'on apporte des lauriers
 Pour couvrir son front plein de gloire :
 Il sait maîtriser la victoire ,
 C'est le plus brave des guerriers.

Hier , il gagnait des batailles ;
 En ce jour il soutient les arts :
 Sa main qui brise les remparts ,
 Lyon , relève tes murailles.
 Ah ! qu'on apporte , etc.

Oublions cet Hercule antique ,
Dont les grecs vantaient les hauts faits ;
Il est éclipsé : les français
Ont pour eux l'Hercule *italique*.
Ah! qu'on apporte, etc.

César était savant et brave :
Bonaparte a dit comme lui :
Soldats ! *veni , vidi , vici*.
L'Apenin cesse d'être esclave.
Ah! qu'on apporte, etc.

Ménage ta noble carrière ,
Pour le bonheur de nos enfans ;
Et puisses-tu , pendant cent ans ,
Par la paix consoler la terre !
Ah! qu'on apporte, etc.

A midi précis, Bonaparte, après
avoir reçu des habitans de Lyon
les témoignages les plus vifs de re-
connaissance, sortit de cette ville,
précédé et entouré d'une foule im-

mense qui l'accompagna jusqu'au faubourg de Vaize, en criant : *Vive la république ! vive le premier consul !*

Il passa par Villefranche , Mâcon et Châlons , arriva à Dijon le 11 messidor , où il rendit nuls tous les préparatifs qu'on avait faits pour le recevoir. Il passa en revue 1,000 hommes qui étaient en ligne sur la grande route de Paris , et repartit bientôt après.

Le 12 au soir , après avoir parcouru successivement les départemens de la Côte-d'Or et de l'Yonne, le premier consul , accompagné du chef de brigade Duroc et de son escorte , arriva à Fontainebleau : près de cette ville , un accident arrivé à sa voiture faillit causer un grand malheur : elle se brisa , et la

(183)

chûte fit au visage de Bonaparte
une assez forte contusion , et blessa
plus grièvement son secrétaire.

CHAPITRE XXXIV.

Retour de Bonaparte à Paris.

LE 13 messidor, à deux heures et demie du matin, Bonaparte fit son entrée dans Paris par la barrière de Marengo, ci-devant des Gobelins.

La veille, les deux consuls avaient invité le conseil d'état, les deux préfets, les ministres, les généraux, l'état-major, les maires de se rendre le lendemain, 13, à neuf heures du matin, aux Tuileries en grand costume, pour aller, en corps jusqu'à Villejuif, présenter leurs hommages au premier consul. Mais Bonaparte sut éluder la cérémonie de cette auguste réception ; * car, au

* Ces cérémonies sont presque toujours fatigantes

moment où sa voiture entraît aux Tuileries, les deux consuls dormaient paisiblement, et tout semblait jouir de la plus grande tranquillité.

Cependant, une heure après, les consuls, instruits du retour de Bonaparte, se présentèrent dans son appartement, et ne purent le voir qu'à onze heures.

Ses premiers mots furent : *Citoyens, nous revoilà donc ! Eh bien ! avez-vous fait bien de l'ouvrage depuis que je vous ai quittés ?* La même réponse sortit de vingt bouches à la fois : *Pas autant que vous, général.*

Il parla environ une heure de sa campagne, de la conduite des troupes françaises, de celle de l'armée autri-

et pour celui pour qui on les fait, et pour ceux qui les font : les lieux communs qu'on y débite ont été répétés tant de fois !....

chienne, des dispositions de l'Italie à l'égard de la France, des circonstances qui devaient faire espérer la paix ; et son langage ne se ressentait ni de sa chute, ni de ses fatigues, ni de la multitude de ses vues et de ses souvenirs.

Apercevant entre les sénateurs le général Kellermann, il lui adressa ces paroles : *Votre fils s'est bien distingué, il se porte bien, il est à Gênes.* Il reçut ensuite les diverses autorités constituées de Paris, et les félicitations de tous les ambassadeurs et ministres des puissances étrangères.

Il remit à madame Bonaparte des lettres du capitaine des guides Beauharnais, et lui dit : *Madame, votre fils marche rapidement à la postérité ; il s'est couvert de gloire dans toutes les affaires que nous avons*

eues en Italie. Il deviendra l'un des plus grands capitaines de l'Europe.

Il fit au consul Lebrun des éloges de son fils , qui s'était distingué à l'affaire de Marengo. Il rappela surtout le moment où il reçut dans ses bras le brave Desaix expirant.

Le lendemain de son arrivée , le général Cafarelli lui présenta une boîte cachetée , que cinq dames , qui ne se nommaient point , le chargeaient de remettre au premier consul. La boîte ouverte offrit aux yeux une couronne de laurier entrelacée d'immortelles , et les vers suivans :

Dieu des combats , sois-lui toujours fidèle ;
 Dieu de la paix , couronne ce guerrier :
 A son génie appartient l'immortelle ,
 A sa valeur appartient le laurier.

Bonaparte , après avoir reçu les

félicitations de tous les fonctionnaires publics de la ville de Paris , et les adresses pleines de reconnaissance qui lui furent envoyées par les départemens , s'occupa à distribuer des récompenses et des brevets d'honneur aux braves qui s'étaient signalés à l'armée d'Italie , en flétrissant en même tems de la verge du mépris les lâches qui s'étaient rendus indignes du nom de soldats français : le général Duvigneau , qui , avec une partie de sa division , était resté dans l'inaction à la bataille de Marengo , fut destitué et renvoyé par-devers le ministre de la guerre , pour être statué à son égard ce qu'il conviendrait. Les consuls prirent ensuite l'arrête suivant contre le général Foissac-Latour qui avait rendu lâchement aux ennemis la ville de Mantoue dont il était commandant.

*Les consuls de la république au
ministre de la guerre.*

« Les consuls sont instruits, ci-
« toyen ministre , que le citoyen
« Foissac-Latour est de retour d'Au-
« triche , et déshonore , en le por-
« tant ; l'habit de soldat français :
« faites-lui connaître qu'il a cessé
« d'être au service de la république
« le jour où il a rendu lâchement
« la place de Mantoue , et défen-
« dez - lui expressément de porter
« aucun habit uniforme. Sa con-
« duite à Mantoue est plus encore
« du ressort de l'opinion que des
« tribunaux ; d'ailleurs l'intention
« du gouvernement est de ne plus
« entendre parler de ce siège hon-
« teux , qui sera long - tems une
« tache pour nos armes. Le citoyen
« Foissac-Latour trouvera dans le

« mépris public la plus grande pu-
 « nition que l'on puisse infliger à
 « un français. »

Tandis que Moreau , après des succès éclatans sur et au - delà du Rhin , concluait une armistice avec les troupes impériales, Bonaparte , dans l'intérieur de la république , faisait des réglemens pour l'organisation des différentes branches de l'administration , négociait , avec un envoyé de l'empereur , sur quelques difficultés survenues dans la convention de Marengo , faisait fortifier les côtes , encourageait les marins , et portait ses soins sur tout ce qui pouvait concourir à la tranquillité et au bonheur du peuple.

Le citoyen Dubois-Tainville , qu'il avait envoyé à Alger pour y négocier un accommodement , conclut le premier thermidor une armistice ,

à la suite duquel le dey d'Alger écrivit à celui de Tunis en le pressant fortement d'adopter pareille mesure, et de rendre la liberté aux français qui se trouvaient dans ses états.

Le citoyen Dubois-Tainville obtint en même tems la liberté de 250 militaires français qui faisaient partie de la garnison de Corfou, et qui avaient été pris par un corsaire algérien lors de leur retour de cette île. Il alla remercier le dey qui lui dit : « Le grand-seigneur les avait vainement réclamés par trois firmans ; je les rends pour l'amour de Bonaparte. »

Le comte de Saint-Julien, qui avait été envoyé à Paris par l'empereur, signa, le 9 thermidor, des préliminaires de paix qui furent ratifiés vingt-quatre heures après par les

consuls. Le citoyen Duroc fut chargé de les porter à Vienne. Mais les intrigues de la faction ennemie de la paix , qui paraissait encore y jouir de quelque crédit , portèrent l'empereur à refuser de les ratifier : il motiva son refus sur une note du roi d'Angleterre , qui demandait qu'on admît ses envoyés au congrès de Lunéville , conjointement avec les plénipotentiaires de l'empereur.

Bonaparte , voyant alors que l'empereur était de mauvaise foi , et voulait gagner du tems par toutes ces divagations machiavéliques , rompit l'armistice , pour ne pas perdre le reste de l'automne en vains pourparlers.

Il ordonna de suite au général Moreau de communiquer au général ennemi ces préliminaires ; de lui faire connaître que , s'ils n'étaient

pas ratifiés dans les vingt - quatre heures , ou , que , si l'empereur avait besoin d'explications ultérieures , il remît à l'armée française les trois places d'Ulm , d'Ingolstadt et de Philipsbourg , sinon de recommencer les hostilités.

Le gouvernement , qui ne voulait négliger aucuns moyens d'en venir à une paix générale , fit connaître au roi d'Angleterre qu'il ne verrait aucun inconvénient à admettre ses envoyés au congrès de Lunéville , s'il voulait consentir à une trêve maritime qui offrît à la France le même avantage qu'offrait à l'empereur la continuation de la trêve continentale.

Le cabinet de Saint - James ne voulut point adhérer aux propositions pacifiques et modérées du gouvernement français , et persista dans

son système destructeur de faire battre les puissances continentales au moyen des subsides qu'elle leur fournissait depuis la révolution.

Malgré les intrigues du ministère anglais , malgré l'or qu'il semait de tous côtés avec profusion , et ses promesses brillantes , l'empereur , pressé par les armées de la république jusqu'aux portes de Vienne , se porta lui-même à son armée sur l'Inn , livra les trois places d'Ulm , d'Ingolstadt et de Philipsbourg , qui furent occupées aussitôt par les troupes françaises. M. de Lerbach , muni des pouvoirs nécessaires de l'empereur , se transporta au quartier-général de Moreau à Altafing , avec ordre de se rendre à Lunéville. Mais ayant été nommé depuis ministre des affaires étrangères à la place du baron de Thugut qui avait obtenu sa dé-

mission, ce fut le comte de Cobentzel qu'on nomma pour être chargé des négociations avec la France.

Bonaparte, aussi infatigable dans le cabinet qu'au milieu des armées, négocia un traité de paix avec les Etats-Unis d'Amérique. Dans une fête brillante donnée à Morfontaine par Joseph, son frère, président de la commission des ministres plénipotentiaires chargés de négocier avec les envoyés extraordinaires des Etats-Unis, on célébra la bonne intelligence entre les deux états.

Le premier consul s'y rendit à trois heures avec sa famille, où le ministre des relations extérieures lui remit la convention, signée le 9 vendémiaire, entre les ministres français et les ministres américains.

A la fin du dîner, on porta diffé-

rens *toasts* : celui porté par Bonaparte fut :

« *Aux mânes des français et des*
« *américains morts sur le champ de*
« *bataille pour l'indépendance du*
« *nouveau monde.* »

Le lendemain , les ministres américains prirent congé du premier consul , et lui dirent « qu'ils espé-
« raient que la convention signée
« le 9 ferait la base d'une amitié
« durable entre la France et l'Amé-
« rique , et qu'ils n'omettraient rien
« pour concourir à ce but. »

Bonaparte leur répondit :

« Les différens qui ont existé étant
« terminés , il n'en doit pas plus res-
« ter de traces que de démêlés de fa-
« milles ; les principes libéraux con-
« sacrés dans la convention du 9
« vendémiaire , sur l'article de la
« navigation , doivent être la base du

« rapprochement des deux nations ,
 « comme ils le sont de leurs intérêts.
 « Il devient , dans les circonstances
 « présentes , plus important que ja-
 « mais pour les deux nations d'y ad-
 « hérer. »

Ce fut à Morfontaine , et ce même jour , que le préfet du département de l'Oise lui présenta des médailles d'or , récemment trouvées , par des gens de la campagne , dans son département. Elles étaient renfermées avec beaucoup d'autres dans un cofret de terre , qui pouvait en contenir pour 600,000 francs ; elles étaient parfaitement conservées , et de diverses époques. Quelques-unes datent des premiers tems de l'empire romain , d'autres même de ceux de la république. Le préfet dit au premier consul qu'il était assez difficile de se procurer de ces pièces ,

parce que ceux qui les avaient trouvées avaient peur qu'on ne les inquiétât pour cette découverte. Suivant les anciennes lois , ajouta-t-il , les trésors trouvés appartiennent au gouvernement..... — *Aujourd'hui* , répondit Bonaparte , *le gouvernement ne veut pas disputer contre la bonne fortune d'un citoyen ; d'ailleurs , il faut éviter que ces médailles , qui peuvent être des monumens précieux pour l'histoire , ne soient fondues ; faites-en racheter tant que vous pourrez.....* Probablement , ajouta-t-il après un moment de silence , *il vous sera facile de vous en procurer d'autres ?* — Général , je l'espère. — Sur cette réponse , le premier consul s'approcha de M. Davis , l'un des ministres américains , et lui dit : *Voilà des médailles romaines qu'on vient de trouver en France ; portez-les en Amérique.*

Des monumens de la république romaine devinrent ainsi des gages d'union entre la république française et la république unie d'Amérique.

Souvent le crime veille , tandis que la vertu repose. Le 18 vendémiaire , des scélérats , tous dégoûtans encore des crimes commis dans la révolution , formèrent le complot d'assassiner Bonaparte : ils avaient choisi pour le théâtre de l'exécution de leur forfait l'Opéra ; mais ils furent découverts à tems par le ministre de la police , qui prit toutes les mesures pour les faire arrêter dans le lieu même où ils devaient exécuter leur infame complot. Ces sicaires s'étaient réunis chez un restaurateur , avaient pris jour , et fixé l'heure. Le ministre , instruit de tous ces détails , alla prendre les ordres du premier

consul. — *Ce ne sont pas mes affaires*, répondit-il ; *ce sont les vôtres.* — Vous irez à l'Opéra? — *Sans doute.*

Quelques jours après, le ministre de la police fit le rapport suivant aux consuls sur la conspiration du 18 vendémiaire :

« Citoyens consuls, l'œil vigilant
 « de la police vous avertissait, il y
 « a quelques mois, qu'une poignée
 « de misérables tramait quelque at-
 « tentat. Ils étaient poussés par les
 « ennemis de la France. Bientôt
 « après, les papiers du comité an-
 « glais, * mis sous vos yeux, vous
 « donnèrent la preuve de ces trames

* Les consuls, lors de la découverte de ces papiers, nommèrent une commission, prise dans le sein des conseillers d'état, pour l'examiner et en faire son rapport.

« criminelles. Les agens de ce co-
 « mité ont été arrêtés et mis en
 « suite.

« Le gouvernement n'a pas jus-
 « qu'ici fait juger l'affaire du co-
 « mité anglais : ce délai a été com-
 « mandé par l'intérêt de l'état.

« Un nouvel attentat s'est ourdi ;
 « on a pensé qu'en frappant le pre-
 « mier consul , on frappait de mort
 « la république , ou du moins qu'on
 « la replongeait dans le cahos. Seu-
 « lement ici on ne retrouve plus la
 « tête qui a dirigé le bras des as-
 « sassins ; elle s'est cachée dans le
 « nuage. La police a saisi de vrais
 « coupables ; ils avouent leur crime ,
 « mais ce ne sont que des agens obs-
 « curs qui s'agitaient sous la pous-
 « sière.

« Comment croire que ce fait ne
 « se rattache pas à une cause plus

« puissante , lorsqu'on réfléchit que ,
 « dans le même tems , son horrible
 « succès a été calculé dans certaines
 « contrées de l'Europe ? Cependant ,
 « je me garderai d'aucunes accusa-
 « tions indéfinies et illimitées ; quand
 « on n'aime que la vérité , quand on
 « ne veut que répandre la lumière ,
 « on doit accuser avec précision et
 « seulement lorsque les preuves con-
 « vainquent.

« Jusqu'à ce moment , les seuls in-
 « dividus arrêtés sont Cerracchi , *
 « Demerville et Aréna. Les deux
 « premiers ont révélé tout ce com-

* On prétend que ce Cerracchi était le sculpteur romain qui avait fait le buste de Bonaparte en Italie , et qui , sous prétexte d'y mettre la dernière main , ne lui demandait une séance que pour con-
 sommer son crime : cet homme , qui se croyait peut-être inspiré par le génie de Brutus , n'était qu'une copie de Ravallac.

« plot ; ils accusent Aréna d'en être
« auprès d'eux le fauteur et le chef.

« Je vous propose de faire tra-
« duire au tribunal ces trois indi-
« vidus , et d'y renvoyer tous les in-
« terrogatoires avec toutes les pièces
« de conviction.

« Tout a des bornes ; les affec-
« tions généreuses ont les leurs aussi ;
« au-delà de ce sentiment des grandes
« ames est la faiblesse et l'impré-
« voyance ; comme au-delà de la
« nature est le cahos. »

Parmi les nombreuses députations
qui vinrent témoigner au premier
consul leur profonde indignation sur
l'attentat médité contre lui , on dis-
tingue celles du préfet de la Seine ,
et des maires et adjoints des douze
municipalités de Paris , et surtout la

réponse de Bonaparte , dont voici quelques phrases :

« L'attentat qui a excité la dé-
« marche que vous faites en ce mo-
« ment n'a été et ne pouvait être
« qu'un projet également absurde et
« infame. — Que pouvaient en effet
« dix ou douze misérables contre
« le premier magistrat de la répu-
« blique placé au milieu de 12 ou
« 15,000 citoyens de la capitale , et
« entouré de la brave garde que la
« constitution lui donne.

« Au reste cet évènement sera pro-
« fitable à la gloire de la capitale
« de la république , que nous pou-
« vons considérer en quelque sorte
« comme la capitale de l'Europe ; il
« m'a entraîné à reporter une atten-
« tion plus particulière sur les scènes
« affreuses de la révolution , et il est

« résulté pour moi de cet examen
« que les crimes qui ont été commis
« dans cette ville doivent être im-
« putés à un très-petit nombre de
« scélérats, toujours les mêmes, et
« presque toujours étrangers... Par
« exemple, dans cette dernière cir-
« constance, je retrouve des hommes
« qui, dans les horribles journées de
« septembre, massacraient les pri-
« sonniers, et qui, peu de tems
« après, égorgeaient à Versailles les
« malheureuses victimes amenées
« d'Orléans.

« Sans doute le peuple de Paris
« est coupable de mouvemens vio-
« lens, mais il est toujours excité
« par des sentimens généreux; et il
« fait considérer comme ses plus
« grands malheurs ce que quelques
« ennemis de la France ont voulu
« présenter comme ses crimes.....

« Dites à vos concitoyens que gou-
 « verner la France, après dix ans d'é-
 « vènemens aussi extraordinaires ,
 « est une tâche difficile ; elle ne sera
 « pas impossible à remplir, aidé par
 « des magistrats estimables , et sou-
 « tenu par l'espérance d'assurer le
 « bonheur de la nation et de mé-
 « riter son affection. »

Le C. Bigot-Préameneu, s'entre-
 tenant avec Bonaparte de ce com-
 plot, exprima les regrets du tribunal
 de cassation de ne s'être pas pré-
 senté pour lui témoigner ses senti-
 mens ; mais que, comme il serait pos-
 sible que les coupables fussent pour-
 suivis criminellement, et que cette
 affaire ressortît du tribunal de cas-
 sation, il voulait rester impassible
 autant au moins qu'il le pourrait.
 Bonaparte lui répondit : « Citoyen
 « Préameneu, prêt au ciel que de-

« puis dix ans nos tribunaux eussent
 « toujours eu ces principes ! que de
 « victimes de moins !...

Après l'armistice conclue avec l'empereur, le général Moreau vint à Paris ; ce fut le 26 vendémiaire à dix heures du matin : il alla sur-le-champ chez le premier consul qui était alors au conseil d'état. Il était encore dans le salon lorsque le ministre de l'intérieur apporta une superbe paire de pistolets d'un très-beau travail , et enrichis de diamans : le directoire les avait fait faire pour être donnés en présent à un prince étranger, et depuis ils étaient restés chez le ministre de l'intérieur. Ces pistolets furent trouvés très-beaux. *Ils viennent bien à propos,* dit le premier consul en les présentant au général Moreau, et se retournant vers le ministre de l'in-

térieur : *Citoyen ministre, faites-y graver quelques-unes des batailles qu'a gagnées le général Moreau ; ne les mettez pas toutes, il faudrait ôter trop de diamans ; et quoique le général Moreau n'y attache pas un grand prix, il ne faut pas trop déranger le dessein de l'artiste.*

Le complot tramé contre Bonaparte, par quelques misérables qui furent arrêtés le jour même qu'ils devaient le mettre à exécution, ne fut que le prélude de la conspiration du 3 nivôse, conspiration plus vaste dans son plan, et plus désastreuse par les suites qu'elle aurait eues.

Des scélérats subalternes avaient placé dans la rue Saint-Nicolas une petite voiture chargée d'un gros baril rempli de poudre, de mitraille et de

gargousses , et devaient y mettre le feu à l'instant que Bonaparte traverserait cette rue par aller à l'Opéra. Bonaparte y passa effectivement , mais l'explosion , par le plus grand bonheur , n'eut lieu qu'après que sa voiture fut passée ; un de ses gardes à cheval fut blessé légèrement. Les désastres affreux qui suivirent cette explosion sont encore récents ; elle a retenti dans toute l'Europe. Les misérables qui mirent le feu à la machine infernale ont subi la peine de mort ; mais les chefs de cette conspiration sont encore vivans , ils respirent.... les fils qui pouvaient faire parvenir à les découvrir ont été brisés. Un jour peut-être le tems déroulera toutes les pages de cette trame affreuse ; alors l'histoire , en recueillant jusqu'aux moindres faits , imprimera le sceau vengeur de l'op-

propre et de l'exécration sur le front
des coupables, et condamnera leurs
noms à l'immortalité.

F I N.

T A B L E

D E S M A T I È R E S

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages
CHAP. XXI. <i>Bataille d'Aboukir.</i> . .	5
CHAP. XXII. <i>Reprise du fort de ce</i> <i>nom.</i>	13
Pièces détachées , notes remarqua- bles , etc.	22
CHAP. XXIII. <i>Retour de Bonaparte</i> <i>en France.</i> . . .	33
CHAP. XXIV. <i>Journée du 18 bru-</i> <i>maire.</i>	41
CHAP. XXV. <i>Journée du 19.</i> . . .	59
Anecdotes sur le retour de Bonaparte et les journées des 18 et 19 bru- maire.	72

CHAP. XXVI. *Bonaparte , nommé
premier consul de la
république. . . . 81*

CHAP. XXVII. *Formation d'une ar-
mée de réserve à Di-
jon. . . . 90*

CHAP. XXVIII. *Passage de la mon-
tagne du grand
Saint-Bernard . . 92*

CHAP. XXIX. *Prise de Vercelli. —
Passage du Simplon
et du Saint - Go-
thard. — Passage
du Tésin. . . . 102*

CHAP. XXX. *Passage du Po. —
Prise de Plaisance ,
de Stradella , de
Lecco et de Cré-
mone. . . . 112*

CHAP. XXXI. *Bataille de Monte-
bello. — Blocus de
Tortone. . . . 122*

CHAP. XXXII. *Bataille de Marengo.* 130

Faits particuliers , anecdotes , etc. . 155

CHAP. XXIII. *Retour de Bonaparte à
Milan. — Réorga-
nisation de la ré-
publique cisalpine.
— Départ de Bona-
parte pour Paris.* 171

CHAP. XXXIV. *Retour de Bonaparte
à Paris.* . . . 184

FIN DE LA TABLE.